



<https://publications.dainst.org>

# iDAI.publications

ELEKTRONISCHE PUBLIKATIONEN DES  
DEUTSCHEN ARCHÄOLOGISCHEN INSTITUTS

Dies ist ein digitaler Sonderdruck des Beitrags / This is a digital offprint of the article

## Thomas Drew-Bear – Peter Herrmann – Werner Eck Sacrae Litterae

aus / from

### Chiron

Ausgabe / Issue **7 • 1977**

Seite / Page **355–384**

<https://publications.dainst.org/journals/chiron/1438/5787> • urn:nbn:de:0048-chiron-1977-7-p355-384-v5787.9

Verantwortliche Redaktion / Publishing editor

**Redaktion Chiron | Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts, Amalienstr. 73 b, 80799 München**

Weitere Informationen unter / For further information see <https://publications.dainst.org/journals/chiron>

ISSN der Online-Ausgabe / ISSN of the online edition **2510-5396**

Verlag / Publisher **Verlag C. H. Beck, München**

**©2017 Deutsches Archäologisches Institut**

Deutsches Archäologisches Institut, Zentrale, Podbielskiallee 69–71, 14195 Berlin, Tel: +49 30 187711-0

Email: [info@dainst.de](mailto:info@dainst.de) / Web: [dainst.org](http://dainst.org)

**Nutzungsbedingungen:** Mit dem Herunterladen erkennen Sie die Nutzungsbedingungen (<https://publications.dainst.org/terms-of-use>) von iDAI.publications an. Die Nutzung der Inhalte ist ausschließlich privaten Nutzerinnen / Nutzern für den eigenen wissenschaftlichen und sonstigen privaten Gebrauch gestattet. Sämtliche Texte, Bilder und sonstige Inhalte in diesem Dokument unterliegen dem Schutz des Urheberrechts gemäß dem Urheberrechtsgesetz der Bundesrepublik Deutschland. Die Inhalte können von Ihnen nur dann genutzt und vervielfältigt werden, wenn Ihnen dies im Einzelfall durch den Rechteinhaber oder die Schrankenregelungen des Urheberrechts gestattet ist. Jede Art der Nutzung zu gewerblichen Zwecken ist untersagt. Zu den Möglichkeiten einer Lizenzierung von Nutzungsrechten wenden Sie sich bitte direkt an die verantwortlichen Herausgeberinnen/Herausgeber der entsprechenden Publikationsorgane oder an die Online-Redaktion des Deutschen Archäologischen Instituts ([info@dainst.de](mailto:info@dainst.de)).

**Terms of use:** By downloading you accept the terms of use (<https://publications.dainst.org/terms-of-use>) of iDAI.publications. All materials including texts, articles, images and other content contained in this document are subject to the German copyright. The contents are for personal use only and may only be reproduced or made accessible to third parties if you have gained permission from the copyright owner. Any form of commercial use is expressly prohibited. When seeking the granting of licenses of use or permission to reproduce any kind of material please contact the responsible editors of the publications or contact the Deutsches Archäologisches Institut ([info@dainst.de](mailto:info@dainst.de)).

THOMAS DREW-BEAR-  
WERNER ECK-PETER HERRMANN

*Sacrae Litterae\**

Parmi les nombreuses inscriptions que j'ai relevées pour le Corpus de la Phrygie dans la plaine de Sandıklı, la région de la «Pentapole phrygienne» au nord-est d'Eumeneia et à l'ouest de Synnada, est un texte latin gravé sur un bloc de calcaire assez usé avec moulure en haut, maintenant réemployé dans la partie inférieure d'un pont au village de Murtaz (Murtat sur la «Karte von Kleinasien» de R. KIEPERT); ce village se trouve à l'ouest-sud-ouest de Koçhisar, où W. M. RAMSAY a placé la ville d'Hiérapolis, au sud-ouest de Çorhisar et au sud-est d'Emirhisar, où ce savant voulait localiser respectivement les villes d'Otrous et Eukarpia.<sup>1</sup> Selon les habitants la pierre fut mise au jour dans la cour d'une maison, appartenant à M. Arslan Arslan, à la limite est du village. H. 1,940 m; l. (en haut) 0,655, (au milieu) 0,585; ép. (en haut) 0,685; lettres (lignes 1-9) 0,035, (lignes 10-12) 0,025. Pl. 11.

*Exemplum Sacrarum*

*Litterarum*

*Severi et Antonini Aug.*

<sup>4</sup> *Videris nobis §. [Co.] igno-  
rare, qui si cum [pe]ritis  
contuleris [sc]ies sen[a]-  
tori p. R. nece[ss]e non*

<sup>8</sup> *esse invito hospitem*

*suscipere vacat*

<sup>9</sup> *Dat. [pr]i. k[al. lu]n. Rom[a]e*

*Fab(io) Cilone [II] et*

<sup>12</sup> *Anni[o] L[ibo]ne vv co[ss].*

204 ap. J.-C.

\* TH. DREW-BEAR ist Verfasser der S. 355-363, P. HERRMANN des Anhangs S. 364 f. und W. ECK der S. 365-383.

<sup>1</sup> Sur les hypothèses relatives au site d'Otrous voir la discussion par L. ROBERT, *Villes d'Asie Mineure*,<sup>2</sup> 1962, 158-159, et sur la localisation aussi d'Eukarpia voir W. RUGE, *RE* 36 (1942) s. v. Otrus; pour une inscription copiée à Sandıklı qui honore un personnage εἰρηνα[ρχή]σαντα τῶν ἐν [τῷ Εὐκ]αρπειτικῷ πόλειων voir J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.* 1958, no. 467. J'espère traiter ailleurs de la géographie historique de cette région. Cet article a été rédigé pendant un séjour en Allemagne sous les auspices de la Alexander-von-Humboldt-Stiftung, à qui vont mes remerciements les plus sincères, ainsi qu'à MM. HİKMET GÜRÇAY, Directeur Général des Antiquités et Musées, et HASAN UÇANKUŞ, Directeur du Musée d'Afyonkarahisar lors de mon voyage dans cette région en 1968, pour leurs

4. Il reste le bas du premier et le haut du deuxième S et la partie courbe de G.
5. Seulement le haut de R est préservé.
6. Le premier E est gravé sur un S qui résulte d'une haplographie, L ayant été lu comme I; il reste le bas du deuxième I et le haut du dernier E.
10. Il reste les traits obliques K et la moitié gauche de M.
11. Il ne reste que le haut de la haste verticale de B.
12. La haste verticale gauche de N et le bas du premier S sont préservés.

Le texte de ce document était déjà connu grâce à une inscription de l'île de Paros, publiée pour la première fois en 1842 par L. ROSS,<sup>2</sup> transcrite en majuscules par PH. LE BAS,<sup>3</sup> et expliquée notamment par W. DITTENBERGER dans la deuxième édition de sa *«Sylloge»*.<sup>4</sup> Cette inscription, qui conserve la version en langue grecque de notre document, fut retrouvée par AD. WILHELM dans une maison de Paros «an der Treppe vermauert und dicht mit Kalk bedeckt.» WILHELM en publia en 1900 un texte nouveau<sup>5</sup> qui fut ensuite repris dans CIL III Suppl. 2 (1902) 14203<sup>9</sup>, et par HILLER VON GAERTRINGEN dans IG XII 5 (1903) 132 de même que dans son édition de la *«Sylloge»* de DITTENBERGER, Vol. II<sup>3</sup> (1917) 881. Il se présente ainsi:

Ἱερὰ Γράμματα  
 [Δ]οκεῖς ἡμεῖν τὸ [δὲ]γμα  
 [τ]ῆς συγκλήτου ἀγνο-  
 4 [εἰ]ν ὅς ἐάν μετ' ἐμπεί-  
 [ρ]ων συναντιβάλης  
 [ε]ἴση μὴ εἶναι ἐπάναγ-  
 [κ]ες συγκλητικῶ  
 8 [δ]ήμου Ῥωμαίων ἄκον-  
 [τι] ξένον ὑποδέχε-  
 [σ]θαι. Ἐδόθη  
 α' Καλ(ανδῶν) Ἰουνί(ων) Ῥώμη,  
 12 [Φα]βίῳ Κεῖλωνι τὸ β' καὶ  
 [Ῥ]αννίῳ Λίβωνι ὑπάτοις

A son édition de ce texte grec WILHELM pouvait joindre le premier exemplaire de la version latine, d'après une copie faite vingt ans auparavant par M. K. KRISPI, autorisations et aide. Je tiens à remercier aussi de leur aide MM. HERRMANN, PFLAUM et ROUGÉ.

<sup>2</sup> *Inscriptiones Graecae ineditae* II, p. 44 no. 152b, avec facsimilé d'après une copie du docteur N. CHAERETAS. ROSS commentait qu'il s'agit de «aliqua re ad jus hospitale pertinente . . . quae res qualis fuerit, iudicabunt alii, qui in hoc antiquitatum genere magis habitant».

<sup>3</sup> LE BAS-WADDINGTON, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure: Inscriptions grecques et latines*, Tome II, Partie IV (Iles), no. 2110.

<sup>4</sup> Vol. I (1898) no. 415. Ce texte fut repris par L. LAFOSCADE, *De epistulis impp. magistratuumque rom. quas ab aetate Augusti usque ad Constantinum graece scriptas lapides papyrive servaverunt*, 1902, p. 34 no. 74, qui attribue l'inscription à la ville de Smyrne.

<sup>5</sup> JÖAI 3, 1900, 75–78, avec facsimilé d'après son estampage.

un habitant de l'île de Paros, à un moment où la stèle en question, sciée en deux, était remployée comme montants à la porte d'une église qui fut plus tard détruite.<sup>6</sup> Cette copie fut transcrite par WILHELM ainsi:

*Sacra[e Litt]erae*  
*Videris [nobi]s S(enatus) Co(nsultum)*  
*ignora[re qu]i si cum*  
 4 *peritis [cont]u[l]eri[s]*  
*scies s[enat]ori p[opuli] R(omani)*  
*necess[e no]n esse*  
*invito [hos]pitem*  
 8 *suscip[ere].*  
*Dat(um) pri[d(ie) Kal(endas)] Iun(ias) [R]om(ae)*  
*[Fab]io Ci[lone I]l et*  
*[Ann]io [Libo]ne coss.*

Ce texte aussi fut ensuite repris avec la version grecque dans CIL, IG et la «Sylloge» comme dans d'autres recueils.<sup>7</sup>

Dans l'édition par DITTENBERGER du texte grec (Sylloge<sup>2</sup> 415) on lit à la ligne 4 ὃ σε ἄν: cette coupe fut remplacée par WILHELM avec les mots ὃς ἐάν, soutenus par la version latine et par les lettres ΙΣΗ lues à la ligne 6 de la traduction grecque à Paros.<sup>8</sup> A cela correspond dans l'exemplaire latin *[qu]i si*, expression qui a suscité des difficultés: WILHELM écrivait (op. cit. 78): «Im Lateinischen würde man die bequeme Anreihung *quod si* erwarten . . . nach Th. Mommsens gütigst mitgeteilter Meinung [wird] *qui* als ein Steinmetzfehler statt *quod* zu betrachten sein . . . allenfalls, wird man zusetzen dürfen, durch unrichtige Auflösung einer Abkürzung veranlaßt.» La même opinion se trouve dans CIL III Suppl. 2, 14203<sup>8</sup>: «*qui* etsi interpres Graecus tuetur, vix ferre potest; requiritur *quod*.»<sup>9</sup> Mais

<sup>6</sup> Op. cit. 77: «Beide Inschriften, nach Krispis Meinung der griechischen in Stattlichkeit der Ausführung noch überlegen, sind leider vor mehr als zwanzig Jahren beim Abbruche der jetzt völlig verschwundenen Kirche zugrunde gegangen; alle ihre alten Steine wurden theils zur Pflasterung der Stadt, theils bei Hafengebäuden verwendet.»

<sup>7</sup> On peut citer F. F. ABBOTT et A. C. JOHNSON, *Municipal Administration in the Roman Empire*, 1926, p. 460 no. 132, et aussi A. C. JOHNSON - P. R. COLEMAN-NORTON - F. C. BOURNE, *Ancient Roman Statutes*, 1961, no. 275 (traduction en anglais: «It appears that you are ignorant of the decree of the Senate. If you will consult with experienced persons, you will discover that it is not compulsory for a senator of the Roman people against his will to receive public guests»).

<sup>8</sup> ROSS, suivi par DITTENBERGER, écrivait ici [πε]ί[σ(ε)], mais WILHELM remarqua (op. cit. 78): «Z. 6 fehlt vor ΙΣΗ nur ein Buchstabe, also ist πε]ί[σ(ε)] ausgeschlossen, wie denn auch Vertretung von ει durch η bedenklich wäre. Schliesslich entscheidet jetzt *scies* für εἴση, womit sich ὃς ἐάν, nicht aber ὃ σε ἄν verträgt.»

<sup>9</sup> Cf. les regrets exprimés ad 14203<sup>9</sup> (la version grecque): «potest item legi ὃ σε ἄν, idque praeferrem, nisi obstaret tam 6 ΙΣΗ, quod vix aliter explicari poterit quam ut fecit Wilhelmius, quam Latini exempli v. 3 *[qu]i*; nihilominus oratio impedita est.»

l'exemplaire de Phrygie, ainsi qu'un troisième exemplaire du texte latin de ce document reconnu par P. HERRMANN en Lydie,<sup>10</sup> ont chacun la même tournure *qui si*: cette double confirmation rend impossible l'hypothèse avancée par MOMMSEN d'une erreur du graveur à Paros. En fait une telle supposition n'est point nécessaire, car *qui* se rapporte au sujet des verbes *videris* et *contuleris*, le destinataire de la réponse des empereurs.

Le nouvel exemplaire de Phrygie défend le texte de Paros aussi à un autre endroit où WILHELM soupçonnait l'existence d'une erreur, cette fois une erreur du copiste: dans la ligne 2 «fällt in Krispis Abschrift die Abkürzung SCO auf; ist etwa ein Schnörkel . . . mißverstanden worden?»<sup>11</sup> L'inscription de Phrygie montre à la ligne 4 une lacune de deux lettres entre S et I, et la restitution d'une feuille ornementale est très peu probable ici au milieu de la ligne dans un texte qui ne contient pas de tels signes ailleurs.<sup>12</sup> Il semble donc que le document original sur lequel reposent les textes de Paros et de Phrygie, comportait lui-même l'abréviation sous cette forme.

Les divers exemplaires de ce document portent l'intitulé *Sacrae Litterae, Exemplum Sacrarum Litterarum* ou Ἱερὰ Γράμματα. U. WILCKEN<sup>13</sup> a établi une distinction, parmi les réponses des empereurs à ceux qui sollicitaient leurs jugements, entre *epistula* et *subscriptio*: celle-ci, écrite sur la même feuille au-dessous du texte de la pétition (*libellus*) à laquelle l'empereur répondait, sans formule de salutation au début et portant à la fin uniquement le mot (*re*)*scripsi* écrit par la main de l'empereur, était affichée publiquement dans la ville où l'empereur résidait, tandis que celle-là prenait la forme d'une lettre, avec formules de salutation au début et à la fin, envoyée au destinataire par l'empereur comme réponse à une lettre qu'il avait reçue. On s'est demandé dans laquelle de ces deux classes entrent les inscriptions<sup>14</sup> de Paros. Dans la discussion la plus récente<sup>15</sup> W. WILLIAMS estime que «the heading «sacrae litterae» was probably added because the imperial titles and the address are omitted, and has no official standing as a technical

<sup>10</sup> V. infra p. 364; ce texte sera le no. 607 du Corpus des inscriptions de la Lydie du Nord-Est préparé par ce savant.

<sup>11</sup> Cette opinion aussi fut réitérée dans CIL loc. cit.: «1 fin [où la copie de KRISPI porte S après [*litt*]erae], 2 fin., fortasse etiam 11 fin. pro litteris S vel O hedera in lapide videtur fuisse.»

<sup>12</sup> L'exemplaire de Lydie au contraire portait ces mots écrits en toutes lettres sans aucune abréviation.

<sup>13</sup> Zu den Kaiserreskripten, Hermes 55, 1920, 1–42; cf. aussi: Zur Propositio libellorum, Archiv für Papyrusforschung 9, 1930, 15–23.

<sup>14</sup> W. WILLIAMS (note suivante) semble croire qu'il n'y avait qu'une seule inscription, bilingue, à Paros et non deux pierres différentes publiées à un intervalle de soixante ans l'une de l'autre: «The inscription came from Paros and contained both Greek and Latin texts of the imperial rescript.»

<sup>15</sup> JRS 64, 1974, 87. Voir déjà LSJ s. v. γράμμα III 3 (sur ce document): «Imperial rescript» et cf. G. MIHAILOV, IGBulg IV, p. 214.

description of the document.» Mais l'inscription de Phrygie montre que la raison pour laquelle on mettait en tête du texte les mots *Sacrae Litterae* n'est pas du tout l'omission des titres, ou du moins des noms, des empereurs, puisque notre texte comporte ces éléments. D'autre part nous verrons plus loin pourquoi l'«address», c'est à dire le nom de la personne à laquelle répondaient les empereurs, est omis dans tous les exemplaires de ce document qui nous sont parvenus.

WILLIAMS juge que ce document était sans doute une *subscriptio* pour trois raisons: «the reply must have been in Latin in the original, although it was addressed to an individual whose native tongue was presumably Greek, since he lived in Paros»: or à la différence des *epistulae*, rédigées dans la langue du destinataire, les *subscriptiones* étaient normalement composées en latin quelle que fût la langue du *libellus* auquel l'empereur répondait.<sup>16</sup> Mais nous verrons qu'il n'y a pas lieu de penser que la personne à laquelle s'adressaient les empereurs habitait à Paros, pas plus qu'en Lydie ou Phrygie: au contraire on ne peut exclure a priori la possibilité que Septime Sévère et Caracalla répondaient à un document rédigé en latin, bien que tous les exemplaires de leur réponse connus aujourd'hui aient été trouvés en Orient. WILLIAMS soutient aussi que «the curt «videris ignorare» echoes phrases used in several Severan subscripts in the Code . . . «scire debes» and . . . «ignorare non debes.» Peut-être considérera-t-on que cet argument ne pèse pas lourd.<sup>17</sup> Enfin WILLIAMS remarque que «the place of issue is recorded in the locative (Greek dative) and not in the ablative (Greek genitive) which was standard for epistles»: cela paraît juste. D'ailleurs WILCKEN<sup>18</sup> observe que dans les *subscriptiones* «niemals die kaiserlichen Amtstitel stehen, deren Aufzählung in den Briefpraeskripten, in denen der Kaiser selbst als Correspondent auftritt, sogar in den Copien ganz selten fehlt.» On pourra donc classer ce document dans la catégorie des *subscriptiones*.<sup>19</sup> Peut-être que le sigle SS au début de la ligne 10 de l'exemplaire de Phrygie, un peu plus haut que les autres lettres de la ligne, reproduit ces deux lettres (abréviation pour *scripsi* ou *subscripsi*) écrites sur le document original de la main de l'empereur pour l'authentifier.<sup>20</sup>

<sup>16</sup> Voir sur cela A. VON PREMERSTEIN dans RE 12 (1926) s. v. Libellus col. 37, et WILLIAMS, op. cit. 101-102.

<sup>17</sup> Peut-on vraiment distinguer, à propos de la phrase unique de notre document, entre le style employé par Septime Sévère et Caracalla dans leurs *subscriptiones* et celui de leurs *epistulae*?

<sup>18</sup> Hermes 55, 1920, 12.

<sup>19</sup> Cf. l. 102 de la pétition des Scaptoparenoi (IGBulg IV 2236), où les mots τὰ θεϊά σου γράμματα, comme МИХАЙЛОВ observe ad loc., désignent non une *epistula* mais plutôt une *subscriptio*.

<sup>20</sup> Cette indication remplissait la fonction des signatures autographes de l'époque moderne: cf. l'article de WILCKEN dans «Hermes» cité à la note 13 et C. G. BRUNS, Die Unterschriften in den römischen Rechtsurkunden IV: Die Subscriptionsen der Kaiser, Kleinere Schriften II, 1882, 69-76.

Parmi les quatre exemplaires de ce document, celui de Phrygie porte l'intitulé le plus développé: *Exemplum Sacrarum Litterarum*. Ces mots paraissent en tête de nombreuses lois de Dioclétien et Maximien,<sup>21</sup> mais aussi sur des textes émanant de Constantin et Licinius<sup>22</sup> et de Valentinien II.<sup>23</sup> Une série de documents épigraphiques atteste cette formule (qui paraît aussi sans doute dans un édit de Galerius et ses collègues à Sinope)<sup>24</sup> notamment sous Constantin et Licinius: une lettre écrite à Serdica en 311 concernant des privilèges de vétérans en matière d'impôts, dont une copie fut retrouvée à Brigetio,<sup>25</sup> porte après les noms et titres des deux empereurs les mots *Exempl(um) Sacra(rum) Litterarum*, et l'abréviation *E(xemplum) S(acri) R(escripti)* se retrouve en tête d'un document émis par Constantin et ses fils pour donner des privilèges à la ville d'HisPELLUM en Ombrie.<sup>26</sup> L'édit de *accusationibus* attribué à Constantin par le Cod. Theod. 9, 5, 1 et le Cod. Just. 9, 8, 3, et dont des versions plus développées étaient gravées sur pierre à Lyttos en Crète (I. Cret. I pp. 226 ff. no. 188), à Tlos en Lycie (CIL III 12133), dans une ville inconnue (CIL V 2781, à Padoue), et à Sinope (P. MORAUX, *Historia* 5, 1956, 254–256), commence par les mots (préservés uniquement dans la copie de Lyttos) [*E*] *xemplum Sacri Edicti*.<sup>27</sup> Une loi de l'empereur Julien concernant la création d'une catégorie de juges subordonnés, dont une copie fut retrouvée sur l'île d'Amorgos,<sup>28</sup> porte l'indication *E(xemplum) S(acrarum) L(itterarum)*.

Déjà sous le Haut-Empire le proconsul d'Asie Avidius Quietus écrivait sous Hadrien à la ville d'Aizanoi en Phrygie au sujet de τῶν ἱερῶν τοῦ Καίσαρος γοαμιάτω[v],<sup>29</sup> et les habitants du saltus Burunitanus en Afrique adressaient une

<sup>21</sup> Cod. Just. 3, 3, 3; 9, 2, 8; 9, 16, 4; 10, 1, 5; 10, 32, 2; 10, 42, 10; 11, 55, 1: *exemplum sacrarum litterarum Diocletiani et Maximiani* AA. Cf. aussi Cod. Just. 7, 16, 40. Mais cette formule n'était point obligatoire pour les lois de ces empereurs: p. ex. le texte *Mosaicarum et Romanarum Legum Collatio* 6,4,1 (interdisant le mariage entre proches parents), qu'on trouve dans: *Collectio librorum iuris antejustiniani* III, 1890, ed. TH. MOMMSEN, p. 157, ou dans P. F. GIRARD et F. SENN, *Textes de droit romain*<sup>7</sup>, 1967, 561, porte comme intitulé: *Exemplum edicti Diocletiani et Maximiani Augg. et Constantii et Maximiani nobilissimorum Caesarum*.

<sup>22</sup> Cod. Just. 7, 22, 3.

<sup>23</sup> Cod. Theod. 16, 5, 20.

<sup>24</sup> Dessau, ILS 660 (les deux derniers mots de la formule y sont restitués).

<sup>25</sup> RICCIBONO, *Fontes iuris Romani antejustiniani* I<sup>2</sup>, p. 456 no. 93.

<sup>26</sup> CIL XI 5265 = ILS 705.

<sup>27</sup> Voir l'édition de ce document par F. M. HEICHELHEIM et G. SCHWARZENBERGER, *Symbolae Osloenses* 25, 1947, 1 ff., et cf. maintenant T. D. BARNES, *ZPE* 21, 1976, 275–277, qui attribue l'édit à Licinius (BARNES ne connaît pas l'existence de la copie de Sinope).

<sup>28</sup> CIL III 459 = 14199<sup>2</sup>.

<sup>29</sup> U. LAFFI, *Athenaeum* 49, 1971, 9, A. I. 13. Sur l'emploi de ἱερός pour désigner ce qui touche à l'empereur, voir L. ROBERT, *Etudes Anatoliennes*, 1937, 137; encore un exemple caractéristique à Prousius sur l'Hypios, dans F. K. DÖRNER, *Wiener Denkschr.* 75, 1, 1952, p. 17 no. 10 ll. 11–15: παραπέμφαντα τοὺς μεγίστους καὶ θειοτάτους (v. infra n. 38) αὐτοκράτορας καὶ τὰ ἱερὰ αὐτῶν στρατεύματα πολλάκις.

pétition à Commode<sup>30</sup> pour demander que par *sacro rescripto tuo* l'empereur impose une limite aux corvées auxquelles ils étaient assujettis.<sup>31</sup> Une lettre de Constantius et Constans est encore qualifiée de *sacrae litterae* dans une pétition adressée à ces empereurs.<sup>32</sup> Mais il faut distinguer entre les textes où l'on trouve de telles expressions employées dans des phrases écrites par d'autres personnes,<sup>33</sup> et d'autre part les textes où ces formules paraissent en tête de documents officiels émanant des empereurs eux-mêmes. Ainsi dans l'inscription d'Aizanoi la lettre d'Hadrien à laquelle se réfère Avidius Quietus s'intitule simplement *Exempl(um) Epistulae [Cae]saris*;<sup>34</sup> la même sobriété se retrouve dans la Tabula Banasitana,<sup>35</sup> peut-être dans une inscription de Chersonèse Taurique sous Commode,<sup>36</sup> et encore dans l'intitulé d'une lettre écrite par Septime Sévère et Caracalla dans une affaire concernant la ville de Tyra en Mésie Inférieure,<sup>37</sup> tandis qu'une lettre adressée à cette ville par Ovinus Tertullus, gouverneur de la province, fait allusion à un ἀντίγραφον τῶν θείων γραμμάτων.<sup>38</sup> On voit la différence dans la diplomatie

<sup>30</sup> CIL VIII 10570 = ILS 6870 (BRUNS-GRADENWITZ, *Fontes iuris Romani antiqui*<sup>7</sup>, p. 259 no. 86 l. 24). Cf. CIL VIII Suppl. 14451, où l'on trouve les lettres EXE/SAC/PRE/SCRI/PTV/M/VNCI (CI en ligature) à côté d'une autre copie d'une portion de ce dossier. On notera que ces mots sont écrits non pas au-dessus, mais à côté, du texte, et en lettres plus petites, ce qui n'est guère caractéristique d'un intitulé. Pour l'interprétation cf. le commentaire du CIL: «Quae a manu sinistra minoribus litteris incisa sunt, lege: *exe(mplum), sac(rum) pr(a)scriptum (h)unc[e]* pro hoc, ut coniecit Mommsen; IVNC exceptit Cagnat. . . Barbare corrupta esse haec censet Mommsenus ex formula *exemplum sacri rescripti*. De eo quod est iunct(um) (IVNCT), cogitat O. Hirschfeld.» Ces lettres pourraient donc constituer une addition ultérieure au texte original.

<sup>31</sup> Cf. ll. 7-8 de la pétition: *vestramq(ue) divinam subscriptionem*; le procurateur fait allusion dans une lettre à *sacram subscriptionem domini n(o)stri sanctissimi imp.*

<sup>32</sup> P. Abinn. 1 (p. 35 ll. 11-12): *insinuat[is] sa[cr]is litter[is] Vala[c]i[o] comiti officium respondit allegasse a[l]iosque [h]uiuscemodi [e]pistulas homines.*

<sup>33</sup> Ainsi par le juriste Aemilius Macer dans plusieurs passages de son traité *de appellationibus* (écrit sous Sévère Alexandre), p. ex. Dig. 49,5,4: *sacrum rescriptum, sacris constitutionibus*, 49,8,2: *sacras constitutiones*, 49,4,3: *rescripti sacri* etc.

<sup>34</sup> LAFFI, op. cit. B l. 1. Ce même intitulé sert aussi pour les lettres du proconsul (p. 19 C l. 1): *Exempl(um) epistulae Quieti*, et du procurateur impérial (ibid. D ll. 1-2): *Exempl(um) epistulae scriptae Quieto ab Hespero.*

<sup>35</sup> W. SESTON et M. EUZENNAT, CRAI 1971, 470: ce document commence par les mots: *Exemplum epistulae Imperatorum nostrorum An[toni]ni et Veri Augustorum*. Cf. le début de la deuxième section: *Exemplum epistulae Imperatorum Antonini et Commodi Augg.*

<sup>36</sup> CIL III Suppl. 2, 13750: la formule *e(x)emplum e(p)istulae* apparaît plusieurs fois dans ce document, mais R. CAGNAT (IGR I 860) considère que ce sont des lettres non de l'empereur mais de «praesidis cujusdam», et B. LATYSHEV, IOSPE IV 81, écrit «quod siglum num significet *exemplum epistulae*, ut putat Domaszewskius, equidem valde dubito.»

<sup>37</sup> ILS 423 (RICCOBONO, FIRA I<sup>2</sup>, p. 442 no. 86): *Exemplum epistulae ad Heraclitum.*

<sup>38</sup> Sur ce mot θεῖος, utilisé comme terme technique pour signifier «impérial», voir la discussion par L. ROBERT, REA 62, 1960, 317 = Opera Minora Selecta II, 833. Encore un exemple caractéristique à Baetocécé (sanctuaire d'Arados en Phénicie) sous Valérien et



sous le Haut-Empire entre l'intitulé officiel d'une lettre impériale et la façon dont d'autres parlent de telles épîtres.<sup>39</sup> Aucun des intitulés cités ici portant les mots *Sacrae Litterae* n'est antérieur à la première tétrarchie: il apparaît en effet que l'usage de cette formule dans cet emploi est caractéristique du Bas-Empire.<sup>40</sup>

Il est vrai qu'AD. WILHELM cite (op. cit. 77) comme parallèle à l'expression Ἱερὰ Γράμματα une inscription de Nysa<sup>41</sup> datée de l'an 1 av. J.-C. Mais c'est un faux parallèle, car dans ce passage un personnage ἀποκατέστησεν εἰς τὸ γραμματῆον τὰ Ἱερὰ γράμματα περὶ τῶν θεῶν καὶ τῆς ἀσουλίας αὐτῶν καὶ τῆ[ς] ἱερείας καὶ τῆς περὶ τὸ ἱερὸν ἀτ[ε]λήσας, ce qui n'a rien à voir avec notre sujet.<sup>42</sup> Les divers exemplaires de cette réponse de Septime Sévère et Caracalla fournissent donc une attestation isolée de l'emploi de cette formule dans l'intitulé d'un document impérial sous le Haut-Empire.

Mais la forme de ces textes comporte aussi d'autres caractéristiques aberrantes. Ni les exemplaires de Paros ni celui de Lydie ne donnent les noms des empereurs responsables de ce document, qui ne paraissent – dans une titulature extrêmement abrégée – que sur la copie de Phrygie. Il est étrange que des copies d'une décision officielle rendue par Septime Sévère et Caracalla, gravées sur pierre sous leur règne, ne mentionnent pas les noms de ces empereurs.<sup>43</sup> Il est curieux aussi qu'aucun des quatre exemplaires, chacun pourtant complet en haut, ne porte le nom du destinataire. Alors qu'était connu uniquement l'exemplaire en grec de Paros, DITTENBERGER en concluait que ce destinataire était un magistrat ou un citoyen privé de Paros qui s'était plaint aux empereurs de l'immunité de la maison d'un sénateur, contre MOMMSEN qui voyait dans le destinataire un proconsul.<sup>44</sup> Mainte-

---

Gallien (IGLS VII 4028, p. 57 ll. 40 ff.): τὴν θεῖαν ἀντιγραφὴν ὑπὸ πάντων προσκυνουμένην.

<sup>39</sup> Cf. encore l'intitulé d'un édit (conservé sur papyrus) d'un empereur inconnu, BRUNSGRADENWITZ, *Fontes*<sup>7</sup>, no. 78; RICCOBONO, *FIRA* I<sup>2</sup>, p. 452 no. 91: *Exemplum edicti* (l'emploi de cette formule suffit à dater ce document, d'époque indéterminée, sous le Haut-Empire). Plus tard la formule *Exemplum precum* paraît comme intitulé de pétitions sous Dioclétien et Maximien (Cod. Just. 9,22,20) et sous Constantin (MAMA VII, no. 305 Panel II l. 17, à Orkistos en Phrygie).

<sup>40</sup> J'ai essayé de réunir ici quelques exemples de cette formule, mais sans avoir l'intention d'en dresser la liste complète; notamment le Corpus des lettres impériales en préparation par J. H. OLIVER devra faciliter considérablement la recherche dans ce domaine.

<sup>41</sup> CIG 2943, republiée par H. VON GAERTRINGEN dans W. VON DIEST et al., *Nysa ad Maeandrum* (JDAI, *Ergänzungsheft* 10), 1913, 64 ff.; *Sylloge*<sup>3</sup> 781.

<sup>42</sup> Cf. le commentaire de H. VON GAERTRINGEN dans la *Sylloge*: «Ἱερὰ nondum Imperatorum, sed deorum quos Nysaei colebant, imprimis Πλούτωνος et Κόρης Acharacis in Nysaeorum agro cultorum.» Sur cet emploi de Ἱερὸς voir P. HERRMANN, *Anadolu* 9, 1965, 62.

<sup>43</sup> Dans les dossiers d'Aizanoi et de Tyra cités supra, où les noms des empereurs ne sont pas donnés expressément dans les intitulés, le contexte même permet aux lecteurs de savoir quel était l'empereur responsable, ce qui n'est pas le cas ici.

<sup>44</sup> *Sylloge*<sup>2-3</sup> ad loc.: «Sumpsi Parios sive per magistratum suum sive per nescio quem privatum querellam ad imperatorem detulisse, quod domus senatoris Romani in ipsorum

nant qu'il existe quatre exemplaires de ce document, on peut en conclure qu'aucun d'entre eux ne fut inscrit par les soins du destinataire original (et il est fort possible que d'autres copies encore aient été gravées, qui ne nous sont pas parvenues): au contraire, le fait que le nom du destinataire n'est indiqué par aucun de ces textes permet de conclure que le personnage auquel la réponse originale fut adressée n'intéressait pas ceux qui ont fait graver les exemplaires connus.

L'emploi de la langue latine en Orient s'explique par le fait que ces inscriptions étaient gravées à l'intention des fonctionnaires romains en voyage et surtout des soldats.<sup>45</sup> Il est évident que les textes de Paros, comme ceux de Lydie et de Phrygie, furent inscrits non par les soins d'une municipalité mais plutôt par des sénateurs dont ces inscriptions devaient protéger les demeures contre les exactions des soldats et des fonctionnaires. Pour atteindre ce but il n'était point nécessaire de désigner nommément dans l'intitulé les empereurs desquels émanait cette réponse: au fond l'autorité du document découlait surtout du sénatus-consulte, qui remontait sans doute à une époque déjà ancienne au moment où l'on gravait ces inscriptions, et qui ne fut que confirmé par la réponse de Septime Sévère et Caracalla. Ainsi la formule imposante *Sacrae Litterae*, qui suffisait pour indiquer au lecteur qu'il avait sous les yeux une décision impériale, constituait un intitulé tout aussi efficace. On voit aussi pourquoi cette formule apparaît comme intitulé d'un document officiel déjà sous le Haut-Empire: car le document en question, bien qu'émanant des empereurs, n'était point gravé sur pierre par les soins de l'administration publique, mais à titre individuel par des sénateurs qui désiraient défendre leur propriété privée. Ce fait place nos documents du point de vue de la diplomatie dans la deuxième catégorie définie ci-dessus, parmi les cas où des personnes autres que les auteurs eux-mêmes mentionnent les décisions des empereurs. Ainsi ces documents entrent dans la série, maintenant assez riche, des inscriptions «protectrices» érigées par des villages qui espéraient, en affichant ainsi des décisions du pouvoir central, échapper aux sévices des agents de ce pouvoir:<sup>46</sup> les privilégiés aussi essayaient de se défendre par les mêmes moyens.

insula sita illo munere hospites recipiendi liberaretur. Ad hunc datum esse rescriptum principum. Probavit hanc opinionem O. Hirschfeld; Mommsenus proconsuli haec scripta coniecit, ἐμπείρους de eius assessoribus interpretatus. Sed cum nulla hic desideretur accuratior iuris peritia, sed una facultas senatusconsulti Latine scripti recte intellegendi, praesidem provinciae ab imperatoribus inter huius rei imperitos haberi mihi persuadere nequeo.» Pour l'opinion que le destinataire était un magistrat romain, voir ECK infra.

<sup>45</sup> Rien n'interdit de supposer que les textes de Lydie et de Phrygie étaient accompagnés eux aussi par une traduction en grec. Pour un autre texte latin nouveau de Phrygie voir TH. DREW-BEAR, A Fourth-Century Latin Soldier's Epitaph at Nakoleia, HSCP, 1977.

<sup>46</sup> Ces textes sont cités in extenso par G. МИХАЙЛОВ, IGBulg IV, pp. 222–229, avec la bibliographie aux pp. 207–208. J'aurai à en publier un autre, de la région de la «Pentapole phrygienne».

Anhang: Textfragment aus Satala in Lydien

Die durch den Neufund von TH. DREW-BEAR bereicherte Dokumentation zu der oben behandelten Kaiserurkunde kann noch um ein drittes Exemplar aus Lydien erweitert werden, das bisher unentdeckt geblieben ist:

Im Jahre 1962 hat L. ROBERT in der ergänzten 2. Auflage seines Buches *«Villes d'Asie Mineure»* die bereits in der 1. Auflage von 1935 vorgeschlagene Identifizierung des modernen Ortes Adala am Hermos oberhalb von Salihli mit dem antiken Satala (S. 93–103) in überzeugender Weise ergänzt und untermauert durch Heranziehung einer Passage aus den *«Dionysiaka»* des Nonnos und ihre Konfrontation mit den geologischen Besonderheiten der Lage des Ortes am Rande der Katakakaumene, des Vulkangebietes des «verbrannten» Lydien (S. 280–317). Dabei konnte er sich auf die Eindrücke von zwei Besuchen dieses Ortes in den Jahren 1958 und 1960 stützen. Er teilte bei dieser Gelegenheit ein von ihm in dem Ort aufgenommenes kleines lateinisches Inschriftenfragment («fragment d'inscription latine pas banale») mit, einen in 3 cm hohen Buchstaben eingegrabenen Text auf einer dünnen Marmorplatte, die einmal als Wandverkleidung gedient haben dürfte. Seine auf S. 281 in der unten wiedergegebenen Form vorgelegte Kopie wird eingeführt mit der Bemerkung: «J'en donne ici le fac-similé dans l'espoir que les spécialistes en pourront tirer quelque chose.» Meines Wissens ist diese Erwartung aber bisher nicht erfüllt worden.

Hier das Faksimile der Kopie ROBERTS:



Das bescheidene Bruchstück erweist sich als Fragment eines dritten Exemplars der Kaiserurkunde, die seinerzeit anhand der Funde von Paros von AD. WILHELM in ihrer lateinischen Fassung bekanntgemacht worden ist (JÖAI 3, 1900, 77). Sobald die Identität erkannt ist (mir ergab sich die «Entdeckung» auf Grund der auffallenden Wendung *scies* in dem Fragment von Adala), kann der Versuch einer Rekonstruktion des ganzen Textes den Beweis absichern: Sie zeigt nicht nur, daß sich die uns durch die beiden Parallelen bekannte einheitliche Fassung des lateinischen Textes nahezu unverändert auf das Fragment aus Lydien übertragen läßt, sondern überdies, daß damit auch eine die Symmetrie wahrende Textverteilung hergestellt werden kann, in der sogar die in Paros erscheinende Überschrift

«sacrae litterae» in gleicher Weise in der Mitte der ersten Zeile ihren Platz zu finden scheint:

SACRAE LITTERAE  
 VIDERIS NOVI SENATUS CONSUL  
 TVMIGNORARE QVISI CVM PERITIS  
 CONTVLERIS S C T E S S E N A T O R I P R  
 NECESSENON E S S E I N V I T O H O S P I  
 TEMSVSCIPERE

Auch die Datumsangabe wird genauso wie in den beiden anderen Kopien gelautet haben; wie sie auf die Zeilen verteilt war, ist freilich nicht zu sagen. Die geringfügigen Textabweichungen unseres Exemplars betreffen, soweit zu erkennen ist, nur den Ersatz der Abkürzung s.co. durch das ausgeschriebene *senatus consultum*. Hingegen wäre für die Zeile 2, wenn tatsächlich NOVIS für NOBIS geschrieben war, ein wohl als phonetisches Phänomen zu erklärender «Schreibfehler» zu konstatieren (man vgl. dafür z. B. DESSAU III p. 834 sowie die grammatischen Indices des CIL). Bemerkenswert ist schließlich noch, daß das Exemplar von Satala Interpunktion und Akzente enthalten zu haben scheint.

### *Zur rechtlichen Sonderstellung des Senatorenstandes*

Das Schreiben des Septimius Severus und Caracalla, das nunmehr in vier Exemplaren vorliegt, wurde am 31. Mai des Jahres 204 in Rom ausgestellt, an dem Tag, an dem die Purifikationsriten für die 7. Säkularspiele abgehalten und wegen dieser Festtage auch Gerichtsferien für einen vollen Monat verkündet wurden.<sup>47</sup> Es be ruft sich auf einen Senatsbeschluß, der (unter anderem? vgl. u.) bestimmt hatte, kein Senator sei verpflichtet, einen *hospes* gegen seinen Willen aufzunehmen. Der Empfänger des Schreibens ist, wie bereits betont wurde, nicht bekannt. Doch ist es wohl die wahrscheinlichste Ansicht, in ihm einen staatlichen Hoheitsträger zu sehen, da zwar die Einweisung der *hospites* in ihre Quartiere im allgemeinen die Aufgabe der Munizipalbehörden war,<sup>48</sup> aber bei Divergenzen der Statthalter herangezogen werden mußte, dem auch ganz allgemein die Aufgabe zufiel, eine gleich-

<sup>47</sup> I. B. PIGHI, *De ludis saecularibus populi Romani Quiritum*, Mailand 1941, 149 ff.; A. R. BIRLEY, *Septimius Severus, the African Emperor*, London 1971, 227.

<sup>48</sup> CIL III 412: *Magistratus harum civita[tium, in] quibus te suggeris possidere, agere curam [iam oportebit, ut] quod optime placuisse perspicitur, perpetua observatione teneatur*. Vgl. zu diesem Dokument u. Anm. 53. Anders könnte es zum Teil bei den durchziehenden Truppen gewesen sein, für die von Vorausabteilungen Quartier gemacht wurde. In der Spätantike wurden diese *mensores* oder *metatores* genannt (C. Th. 7,8,4;

mäßige Belastung aller, die zu diesem *munus* verpflichtet waren, zu gewährleisten.<sup>49</sup> Da man voraussetzen muß, daß bei einer Zuweisung von *hospites* ein Senator bzw. eher seine Angehörigen oder seine Beauftragten (beispielsweise ein *procurator et libertus*)<sup>50</sup> unter Verweis auf das *s. c.* die Aufnahme ablehnten, dürften sich wohl die Magistrate der entsprechenden Gemeinde an den Statthalter gewandt haben mit der Bitte um sein Eingreifen. Da auch dieser offensichtlich nicht sicher war, ging ein Schreiben an den Kaiser, der dann seinerseits die gewünschte Aufklärung brachte. Auffallend ist an ihr der recht scharfe Ton, mit dem der Anfragende zurechtgewiesen wird. Gerade aus dieser Rüge wird ersichtlich, daß der Empfänger des Schreibens, da er nach Meinung des Kaisers eigentlich hätte unterrichtet sein müssen, eine staatliche Mission wahrnahm. Dazu paßt auch, daß ihm juristisch geschulte Sachverständige zur Verfügung standen, was bei einem Privatmann oder auch bei einem Munizipalmagistrat sehr ungewöhnlich wäre. Städtische Beamte hätten die Kaiser wohl auch an den zuständigen Statthalter verwiesen. Es ist freilich nicht notwendig, in dem Adressaten einen Prokonsul etwa der Provinz Asia zu sehen, da man fast erwarten sollte, dieser wäre mit seinen eigenen Standesprivilegien vertraut gewesen. Es ist deshalb nicht auszuschließen, daß etwa ein ritterlicher Praeses dieses Schreiben provoziert hat.<sup>51</sup> Immerhin ist

---

Veget. de re mil. 2,7). Doch war zumindest in der Mitte des 3. Jh.s der *metator* schon eine übliche Erscheinung, da Cyprian ep. 6,4 bereits zum Vergleich auf diese Wirklichkeit zurückgreifen kann: *vobis in carcere praeparavit et metator quodammodo vester nunc quoque vos antecedit*. Die Vorschriften des 4.–6. Jh.s in C. J. 12,40.

<sup>49</sup> Ulp. Dig. 50,4,3,15: *Praeses provinciae provideat munera et honores in civitatibus aequaliter per vices secundum aetates et dignitates, ut gradus munerum honorumque qui antiquitus statuti sunt, iniungi, ne sine discrimine et frequenter isdem oppressis simul viris et viribus rei publicae destituantur*. Vgl. auch Dig. 1,18,6 pr. Damit wäre im übrigen wohl von vornherein eine gewisse Prädisposition im Interesse der Standesgenossen gegeben gewesen. Nicht hierher gehört Ulp. Dig. 1,16,4 pr.: *Observare autem proconsulem oportet, ne in hospitibus praebendis oneret provinciam*. Damit ist nur die Berechtigung des Statthalters gemeint, für sein Gefolge, das er selbst, auch im zahlenmäßigen Umfang, zusammenstellte (vgl. z. B. Fronto, ep. ad Ant. Pium 8 = HAINES I 237), *hospitium* fordern zu dürfen (vgl. dazu den u. in Anm. 63 zitierten Schlußpassus aus dem Edikt des Sex. Sotidius Strabo Libuscidianus: *omnibus, qui erunt ex comitatu nostro*; andere senatorische *comites*: Sen. contr. 2,1,36; CIL III 253; D. 1366. 1404. 8860; Corinth VIII 3, 121.122), natürlich auch, wenn diese in seinem Auftrag in der Provinz unterwegs waren.

<sup>50</sup> *Procuratores* von Mitgliedern des Senatorenstandes z. B. CIL V 4241. 4347; VIII 8993; IX 2927 = D. 5982; X 1687; 4746 (für Matidia, die Schwester der Kaiserin Sabina); AE 1968, 109 (*actor*).

<sup>51</sup> Weniger wahrscheinlich, aber nicht auszuschließen, ist als Empfänger auch der Kommandeur eines größeren Truppenkontingents, der beim Durchzug durch eine Provinz mit den Vorrechten eines Senators in Konflikt geraten war. – Für einen Amtsträger als Empfänger des Schreibens spricht im übrigen auch die Erwähnung der *periti*, unter denen man juristisch geschulte Helfer eines hohen staatlichen Beauftragten zu verstehen hat, die sich in seinem *consilium* befanden; so schon MOMMSEN, vgl. o. Anm. 44. Zu Personen, die in Inschriften *iuris periti* oder ähnlich genannt werden, vgl. W. KUNKEL, Herkunft und soziale Stellung der römischen Juristen<sup>2</sup>, Graz-Wien-Köln 1967, 264 ff.

die Bemerkung der Kaiser: *Videris nobis s. c. ignorare*, hervorzuheben, die ein aufschlußreiches Beispiel für die Diskrepanz darstellt, die zwischen einer juristischen Regelung und der tatsächlichen sozialen Wirklichkeit bestand.<sup>52</sup> Dies ist um so bedeutsamer, als der Empfänger auf jeden Fall unter den hohen Amtsträgern zu suchen ist, denen gesetzliche Vorschriften noch am ehesten hätten bekannt sein müssen. Auffallend ist die im Verhältnis große Anzahl von Abschriften dieser kaiserlichen Entscheidung, von drei Orten vier Exemplare, die zudem alle aus dem griechischen Osten kommen. Ferner muß man hierzu auch noch einen weiteren Kaiserbrief rechnen, der von Valerian und Gallien zugunsten eines Senators Iulius Apellas erlassen wurde und der sich in Smyrna gefunden hat.<sup>53</sup> Phrygia und Lydia gehörten in der Severerzeit zur Provinz Asia, ebenso die Insel Paros.<sup>54</sup> Aus allen diesen Gegenden sind senatorische Familien bekannt,<sup>55</sup> selbst von der Insel Paros sind im 3. Jahrhundert zwei Mitglieder des *ordo senatorius* bezeugt: Flav(ius) Marc(ius?) Scribonianus und sein Sohn Claudius Val(erius) Menander.<sup>56</sup> Auch auf anderen Inseln des Ägäischen Meeres sind senatorische Familien entweder beheimatet gewesen, oder sie hatten dort zumindest Grundbesitz.<sup>57</sup>

<sup>52</sup> Vgl. dazu W. ECK, *Gymnasium* 83, 1976, 108.

<sup>53</sup> CIG 3182 = CIL III 412 = IGR IV 1404. MOMMSENS Kommentar dazu im CIL lautet: «Hoc puto imperatores rescripsisse non licere magistratui (scilicet municipali) multam imponere viro senatorii ordinis; quod quamquam alibi quod sciam non enuntiatur, tamen recte convenit iis quae praeterea de senatorum privilegiis traduntur.» So beispielsweise übernommen von C. J. CADOUX, *Ancient Smyrna*, Oxford 1938, 298, oder PIR<sup>2</sup> J 155. Allein diese Interpretation beruht lediglich auf dem Text von Zeile 16 f.: . . . συλητικὰ[ς] οἰκίας . . . ζημ]ίαις ἐνοχλεῖ[ν]. In der handschriftlichen Überlieferung steht aber in Zeile 17: Ζ. ENIAΙΣ ΕΝΟΧΛΕΙ . . . Es erscheint fast evident, daß hier ξενίαις ἐνοχλεῖ[ν] zu lesen ist, womit sich als Sinn ergibt, es würden die Häuser von Senatoren mit Einquartierungen belastet. In Zeile 15 ist γνώμη zu lesen, das möglicherweise auf den Senatsbeschluß im Schreiben des Septimius Severus zu beziehen ist. Dies muß freilich unsicher bleiben, da üblicherweise nicht γνώμη συγκλήτου, sondern δόγμα συγκλήτου dafür verwendet wird. Doch könnte man etwa auf Syll.<sup>3</sup> 827 D Z. 8 f. verweisen: [κ]ατὰ τὴν Μανίου Ἀκειλίου καὶ τῆς συνκλήτου γνώμην, dem im lateinischen Text C Z. 7 entspricht: *ex aucto[ritate] Ma[ni] Acili et senatus*.

<sup>54</sup> Vgl. E. GROAG, *Die römischen Reichsbeamten von Achaia bis auf Diokletian*, Wien 1939, 111 f. Zu den Dokumenten, die eine Verbindung der Inseln mit Asia bestätigen, ist hinzuzufügen: AE 1969/70, 601: *leg(atus) pro pr(aetore) Asiae et insul(arum) Cyclad(um)*; CIL X 7583. 7584 = D. 1359: *proc(urator) [Aug(ustorum)] item ad vectig(al) XX her(editatium) per Pamph[yl]iam Lyciam Phrygiam Galatiam et insulas Cyclades*; A. MAIURI, *Nuova Silloge epigrafica di Rodi e Cos*, Florenz 1925, 202 Nr. 562: *proc(urator) XX her(editatium) regionis Kariaes et insularum Cycladum*; dazu auch H.-G. PFLAUM, *ZPE* 7, 1971, 64 ff.; ders., *ZPE* 18, 1975, 11 f.

<sup>55</sup> Zu Senatoren aus Phrygien vgl. die bei TH. DREW-BEAR-W. ECK, *Chiron* 6, 1976, 304 f. mit Anm. 51, zitierten Beispiele; für Angehörige des Senatorenstandes aus Lydien Ende des 2. und im 3. Jh. siehe G. BARBIERI, *L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino*, Rom 1952, Nr. 551. 553. 587. 722. 1084. 1467. 1596. 1631. 2152.

<sup>56</sup> IG XII 5, 328.

<sup>57</sup> Von der Insel Amorgos C. Asinius Protimus Quadratus und sein Bruder C. Asinius

Wenn so häufig das kaiserliche Schreiben auf private Initiative publiziert wurde,<sup>58</sup> muß der Inhalt von erheblicher Bedeutung für die Privilegierten gewesen sein. Dies ergibt sich aus dem Kreis derer, die unter dem Begriff der *hospites* zusammengefaßt waren. Grundsätzlich muß man zwischen zwei Gruppen unterscheiden: Einmal sind darunter alle die zu verstehen, mit denen eine Gemeinde ein Hospitiumverhältnis geschlossen hatte, wozu man wohl auch alle jeweiligen Patrone einer Stadt zu rechnen hat.<sup>59</sup> Ihnen stand traditionsgemäß eine Unterbringung auf öffentliche Kosten zu, wobei die Gemeinden dies auf dem Weg des *munus* bzw. der Liturgie auf die Bewohner verteilten. Freilich dürfte dieser Personenkreis nicht allzusehr ins Gewicht gefallen sein.

Die eigentliche Belastung brachten alle diejenigen, die im staatlichen Auftrag unterwegs waren und seit republikanischer Zeit einen Anspruch darauf hatten, von den römischen Bürgern in Italien bzw. den Untertanen in den Provinzen mit dem Nötigen versorgt zu werden, auch mit kostenloser Unterkunft.<sup>60</sup> Diese Gruppe teilte sich auf in das Militärpersonal<sup>61</sup> und die Träger administrativer

Rufus, IG XII 7, 267 und BARBIERI, L'albo Nr. 59/60. Auf Lemnos sind BARBIERI Nr. 1568/69.1786 bezeugt, auf Rhodos beispielsweise BARBIERI Nr. 1516.1518. 1779(?). 1993. 2170/71.

<sup>58</sup> Auch Iulius Apellas hat wohl persönlich in Smyrna den Brief Valerians und Galliens in lateinischer und griechischer Sprache publizieren lassen, um seinen dortigen Besitz zu schützen (vgl. o. Anm. 53); er selbst stammte wohl aus Pergamon, PIR<sup>2</sup> A 905; J 155.156. Iulius Saturninus, Statthalter in Syrien zwischen 185 und 188 (PIR<sup>2</sup> J 547), empfahl den Bewohnern eines Dorfes, sie sollten an einem belebten und leicht zugänglichen Platz des Dorfes sein Schreiben veröffentlichen, in dem er ihnen bescheinigte, sie müßten gegen ihren Willen keine Fremden in ihre Häuser aufnehmen, da sie eigene ξενώνα, also Herbergen für durchreisende Amtsträger, errichtet hätten, OGI 609 = IGR III 1119.

<sup>59</sup> Vgl. dazu etwa DAREMBERG-SAGLIO III 298 ff.; M. MARCHETTI, Diz. Epigr. III 1048 ff.; die politischen Implikationen des *hospitium* fallen natürlich in der Kaiserzeit weg; es bleiben aber die allgemeinen Verpflichtungen, vgl. zum Beispiel zur Gewährung des freien Eintritts in die munizipalen Bäder: H. MEUSEL, Verwaltung und Finanzierung der öffentlichen Bäder zur römischen Kaiserzeit, Diss. Köln 1960, 108 ff. Zu *hospitium* und *patronatus* siehe F. ENGESSER, Der Stadtpatronat in Italien und den Westprovinzen des römischen Reiches bis Diokletian, Diss. Freiburg 1957, 36 ff. Die neueste Patronats-tafel bei A. LAREGINA, Arch. Class. 25/26, 1973/74, 331 ff.; ferner W. ECK, RE Suppl. 15 s. v. Aurelius Nr. 123a.

<sup>60</sup> TH. MOMMSEN, Römisches Staatsrecht<sup>3</sup>, I 293 ff. Staatliche Hoheitsträger mit ihrem Personal werden als *hospites* genannt etwa bei Cic. ad Att. 5, 10, 2. 16, 3. 17, 2. 21, 5 ff.; ad Quint. fr. 1,1,9; Val. Max. 7,3,9; Petron. Sat. 85,1; Front. strat. 1,9,1; Plin. n.h. 9, 26; Plin. ep. 9,33,10; 10,81,1; pan. 15,4; Philostr. v. sophist. 534.

<sup>61</sup> DAREMBERG-SAGLIO III 302 f. s.v. *hospitium militare*. Vgl. Sic. Flacc. de cond. agr. p. 129 (THULIN) = Grom.Lat. p. 165,4–5L.: *quotiens militi praetereunti aliive cui comitatuui annona publica praestanda est*. Auf die Einquartierung von Soldaten bezieht sich auch eine Inschrift aus Africa, die CH. SAUMAGNE, BCTH 1928/29, 226 ff., publiziert hat. Vielleicht handelt es sich um Soldaten, die Steuergelder transportierten; Z. 5: [?] *fi]scos ferent?* Das Ende des Textes könnte vielleicht so ergänzt werden: *in eum pro[consul, qui administrationem habue]rit anno quoque Africae pr[ovinciae]---*.

Aufgaben, wobei diese nicht selten ebenfalls von Soldaten erledigt wurden.<sup>62</sup> Mit der Ausweitung der staatlichen Einflußnahme auf vielen Gebieten, vor allem der Überwachung der Finanzen und auch der unmittelbaren Erhebung der Steuern, wuchs die Belastung der Städte stetig. Bereits seit Augustus gehörten auch kaiserliche Sklaven und Freigelassene mit ihren Reittieren und Wagen zu denen, die von den Gemeinden unentgeltlich mit Unterkunftsmöglichkeiten versorgt werden mußten, wie es das vor kurzem veröffentlichte Edikt des Statthalters von Galatien, Sex. Sotidius Strabo Libuscidianus, wohl aus dem J. 14/15 n. Chr., gezeigt hat.<sup>63</sup> Die eigentliche Verschärfung der Situation der Bewohner der Selbstverwaltungseinheiten begann freilich erst mit dem Ende des 2. Jahrhunderts, als die vermehrten Feldzüge und Truppenbewegungen in Verbindung mit weiteren Ursachen eine immer steigende Belastung mit sich brachten,<sup>64</sup> und zwar nicht nur an den großen Durchgangsstraßen,<sup>65</sup> sondern auch in abgelegeneren Gegenden.<sup>66</sup> Unter diesen Umständen ist es nicht verwunderlich, wenn auch auf der Kykladeninsel Paros in erhöhtem Maße Einquartierungen vorkamen<sup>67</sup> und eine senatorische Fa-

<sup>62</sup> H. ZWICKY, Zur Verwendung des Militärs in der Verwaltung der römischen Kaiserzeit, Diss. Zürich, Winterthur 1944; R. MACMULLEN, Soldier and Civilian in the Later Roman Empire, Cambridge 1963, 49 ff.

<sup>63</sup> St. MITCHELL, Requisitioned Transport in the Roman Empire: A New Inscription from Pisidia, JRS 66, 1976, 106 ff. Relevant ist hier vor allem der Schlußpassus des Edikts: *Mansionem omnibus qui erunt ex comitatu nostro et militantibus ex omnibus provinciis et principis optimi libertis et servis et iumentis eorum gratuitam praestari oportet, ita ut reliqua ab invitis gratuita non e(x)sigant*. Zu Quantität und Differenzierung der von Sklaven und Freigelassenen versehenen Dienste G. BOULVERT, Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain, Neapel 1970.

<sup>64</sup> Allgemein dazu etwa M. ROSTOVITZEFF, The Social and Economic History of the Roman Empire<sup>2</sup>, Oxford 1957.

<sup>65</sup> Worauf etwa Columella 1,5,7 besonders hinweist: *haec (sc. militaris via) autem praetereuntium viatorum populationibus et adsiduis devertentium hospitii infestat rem familiarem*.

<sup>66</sup> Siehe das Edikt des Prokonsuls C. Gabinius Barbarus Pompeianus zugunsten der Bewohner von Euhippe, L. ROBERT, CRAI 1952, 589 ff. = Opera min. sel. I, Amsterdam 1969, 345 ff. Ferner das Schreiben der Araguenoi unter Philippus Arabs, OGI 519 mit Neurgänzung des Textes bei ROSTOVITZEFF (o. Anm. 64) 741 Anm. 26. Vgl. auch in Italien folgende Bezeichnungen von *viae publicae*, die vom *cursus publicus* bedient wurden: *via Annia cum ramulis*, *via Aurelia nova cum [ramulis]*, CIL VI 31338a = D. 452; 31370.

<sup>67</sup> Zu den verschiedenen staatlichen Amtsträgern, die für die Inseln zuständig waren, vgl. o. Anm. 54. Ein Prokonsul mit seinem gesamten *comitatus* auf Samothrake, J. H. OLIVER, AJPh 87, 1966, 75 ff. Ferner muß man auf den Inseln mit Flotteneinheiten (z. B. H.-G. PFLAUM, Studi Romagnoli 18, 1967, 255 ff. = AE 1968, 488, zu einer Inschrift aus Ephesus, in der ein *dux vexillationum classis praetoriae Misenatium et Ravennatium* geehrt wird), aber wohl auch mit Soldaten des Landheeres rechnen, IG XII 5, 697; 8, 520; vgl. ferner J. KEIL, Ephesus und der Etappendienst zwischen der Nord- und Ostfront des Imperium Romanum, Anz. Ak. Wiss. Wien 1955, 159 ff. D. KIENAST, Untersuchungen zu den Kriegsflotten der römischen Kaiserzeit, Bonn 1966, 105 ff. Auf Paros



milie, die von dort stammte oder dort auch nur Grundbesitz hatte, das Standesprivileg in lateinischer und griechischer Sprache veröffentlichte, das zweite wohl, um auch den Magistraten der Polis die Sachlage von vornherein zu verdeutlichen. Da die Pressionen, die von Soldaten und Funktionären ausgeübt wurden, sehr oft weit über die einfache Quartierforderung hinausgingen und auch die kostenlose Lieferung von Verpflegung, Kleidung, finanzieller Ausstattung und Zugtieren umfaßten,<sup>68</sup> ist es klar, welche Entlastung dieses Privileg für Senatoren und ihren Besitz bedeutete, insbesondere als die Eigentümer selbst üblicherweise wohl kaum anwesend waren und mit ihrer persönlichen Autorität eingreifen konnten. Ihre Vertreter wie *procuratores* oder *vilici* aber mußten massivem Druck eher nachgeben. Dabei ließ die Bestimmung: *invitus* es natürlich offen, im Einzelfall doch *hospites* zuzulassen, und zwar dann, wenn diese Handlungsweise insgesamt mit den Eigeninteressen übereinstimmte. So ist es durchaus vorstellbar, daß ein Prokonsul von Asia auf der Reise von einem Konventsort zum anderen<sup>69</sup> oder andere Statthalter auf ihrem Weg in ihre Einsatzprovinz oder auch einzelne mächtige kaiserliche Freigelassene von einem Senator in sein Haus, bei persönlicher Abwesenheit möglicherweise auf eine schriftliche Anweisung hin, aufgenommen wurden. Aber prinzipiell wäre jeder senatorische Hausbesitzer in der Lage gewesen, ebenso zu handeln, wie der Sophist Polemo während der Regierungszeit Hadrians gegen den Prokonsul T. Aurelius Fulvus Boionius Arrius Antoninus, den späteren Kaiser Antoninus Pius, vorging. Da der Sophist sich wohl auf einen Erlaß Hadrians, der die Philosophen von den städtischen *munera* befreite, stützen konnte, zwang er den Prokonsul während der Nacht aus seinem Haus in Smyrna auszuziehen, da dieser sich ohne die Zustimmung des Sophisten, wohl auf Anordnung der Magistrate der Stadt, dort einquartiert hatte.<sup>70</sup> Gerade die Freiwilligkeit schuf jedoch die Möglichkeit, neue Verpflichtungen und Bindungen herzustellen, worauf diese Gesellschaft der Kaiserzeit und noch mehr das politische Leben nicht weniger als auf institutionellen Regelungen beruhte.<sup>71</sup>

---

selbst wird man auch einen regen offiziellen Verkehr wegen der Ausbeutung der Steinbrüche (vgl. CIL III 487 a–f) vermuten dürfen; ein kaiserlicher Freigelassener, IG XII 5, 253: ἐργεπιστάτης τοῦ λατομίου.

<sup>68</sup> Vgl. z. B. o. Anm. 63 in dem Edikt des Sex. Sotidius Strabo; OGI 609; ferner zahlreiche Inschriften aus dem 3. Jh. aufgeführt bei MICHAÏLOV, IGBulg IV 2236. Zur weiteren Illustration der Verhältnisse bei Einquartierung: Cic. ad Att. 5, 21, 5 ff.; de imp. Cn. Pomp. 13; Tac. hist. 3, 2, 1, 41, 1; HA v. Carac. 6, 3; v. Macr. 12, 4; v. Aurel. 7, 4. Vgl. auch die Klagen von Iuliopolis (Plin. ep. 10, 77) und Byzanz (Tac. ann 12, 62 f.), die beide verkehrsmäßig günstig gelegen waren.

<sup>69</sup> G. P. BURTON, Proconsuls, Assizes and the Administration of Justice under the Empire, JRS 65, 1975, 92 ff.; wenn in CIL VI 7290. 9474 senatorische Freigelassene als *ab hospitibus* erscheinen, so ist wohl eher an private Gastfreundschaft zu denken.

<sup>70</sup> Philostr. v. soph. 534; vgl. dazu G. W. BOWERSOCK, Greek Sophists in the Roman Empire, Oxford 1969, 34.

<sup>71</sup> Die Aufnahme von *hospites* konnte dem Prestigegewinn dienen, vgl. Sen. contr. 10

Das Schreiben von Septimius Severus und Caracalla, mit dem sie die fortdauernde Gültigkeit eines Senatsbeschlusses bestätigen, gehört zu einem größeren Komplex von partiellen oder vollständigen Immunitätsbewilligungen, die durch Papyri, Inschriften und die Juristenschriften bekannt sind. Sie sind bisher nicht im Zusammenhang behandelt worden, obwohl erst dadurch ein wesentlicher Aspekt der «finanziellen» Belastung der Gemeinden und eines möglichen Ungleichgewichts in der Leistungsfähigkeit der einzelnen Selbstverwaltungseinheiten klargelegt würde.<sup>72</sup> Dieser Gesamtaspekt kann hier nicht erörtert werden; vielmehr sollen verschiedene Problempunkte der rechtlichen Sonderstellung des Senatorenstandes und seines Verhältnisses zu den Selbstverwaltungseinheiten zur Sprache kommen.

Mit großer Intensität hat sich die Forschung um die Bestimmung der Herkunftsorte der einzelnen Senatoren der Kaiserzeit bemüht<sup>73</sup> und daraus zu Recht eine Ausdehnung der Führungsschicht auf immer weiter von Rom entfernte Gebiete erschlossen, mit der gleichzeitig auch deren Einbindung in römische Interessen und eine sehr wenig aufwendige, aber intensive Herrschaftssicherung erreicht war.<sup>74</sup> Diese Aufnahme von einzelnen Provinzialen in den *ordo senatorius* war üblicherweise der um einige Generationen verspätete Nachklang von Verleihungen des römischen Bürgerrechts an Angehörige der jeweiligen lokal führenden Familien, aus denen in vielen Provinzen die neuen Senatoren gewählt wurden.<sup>75</sup> Mit der individuellen Annahme des römischen Bürgerrechts war im allgemeinen in der Kaiserzeit keine rechtliche Sonderstellung gegenüber dem bisherigen politischen Verband gegeben, dem die Neubürger vielmehr weiterhin mit allen Rechten und Pflichten angehörten.<sup>76</sup> Insbesondere implizierte die neue Rechtsstellung zunächst keine Immunität

---

praef. 16: *avo divi Iuli hospite*; CIL XI 5632 = D. 2735: *M.Maenio... Agrippae L.Tusidio Campestri hospiti divi Hadriani, patri senatoris*. Ganz in den privaten Bereich fällt wohl Dig. 17,1,16 (traianische Zeit). Vgl. allgemein auch TH. DREW-BEAR, BCH 96, 1972, 453.

<sup>72</sup> Einige Bereiche, soweit sie in den juristischen Quellen erscheinen bei NICOLE CHARBONNEL, Les «munera publica» au III<sup>e</sup> siècle, Thèse pour le Doctorat de l'Université de droit, d'économie et de sciences sociales de Paris, 1974, 139 ff.; ferner P. GARNSEY, Social Status and Legal Privilege in the Roman Empire, Oxford 1970; von ihm werden das *s.c.* und das kaiserliche Schreiben nicht erwähnt, ebensowenig von O'BRIEN MOORE, RE Suppl. 6 (1935), 760 ff. s.v. *senatus*, oder etwa bei ROSTOVTZEFF (o. Anm. 64); genannt wird es von R. MACMULLEN (o. Anm. 62) 78 Anm. 7.

<sup>73</sup> Literatur dazu bei M. HAMMOND, Composition of the Senate A.D.68–235, JRS 47, 1957, 74 ff.; ferner etwa J. DEVREKER, De samenstelling van de Romeinse Senaat onder de Flaviers (69–96), Dokorthese Gent 1974; A. R. BIRLEY, Septimius Severus, the African Emperor, London 1971, 327 ff.; G. ALFÖLDY, Konsulat und Senatorenstand unter den Antoninen. Prosopographische Untersuchungen zur senatorischen Führungsschicht, Bonn 1977.

<sup>74</sup> So die zutreffende Behauptung bei Aelius Aristides, εἰς ᾿Ρώμην 64.

<sup>75</sup> Dazu etwa A. STEIN, Der römische Ritterstand, München 1927, 195 ff.; R. SYME, Tacitus, Oxford 1958, II 566 ff. Damit ist freilich nicht behauptet, daß etwa ein unmittelbarer Zusammenhang zwischen Bürgerrechts- und «Personalpolitik» bestanden haben muß.

<sup>76</sup> A. N. SHERWIN-WHITE, The Roman Citizenship<sup>2</sup>, Oxford 1973, 311 ff.

von den munizipalen Abgaben und Leistungen, die von den Bürgern gefordert wurden – abgesehen von den Fällen, in denen ein spezielles kaiserliches Privileg ausgesprochen wurde.<sup>77</sup> Diese weiterlaufende Einbindung in das lokale politische Leben verstand sich vor allem dadurch, daß üblicherweise die Übernahme des römischen Bürgerrechts keinen Wechsel des Wohnsitzes mit sich brachte. Somit fiel also das, was die spätere Rechtstheorie als *origo* und *domicilium* definierte, bei den Neubürgern im allgemeinen zusammen.

Die Situation war aber für die Mitglieder des Reichssenats eine völlig andere. Jeder Senator war an die Hauptstadt, an Rom, gebunden und zwar sowohl faktisch als auch rechtlich.<sup>78</sup> Dabei ergab sich die Notwendigkeit zum Aufenthalt in Rom (bzw. zumindest in Italien) – abgesehen von den Zeiten einer amtlichen Tätigkeit in den Provinzen – direkt aus den allgemeinen senatorischen Funktionen.<sup>79</sup> Aber selbst in der Republik scheint es bereits einer speziellen Erlaubnis bedurft zu haben, wenn ein Senator Italien verlassen wollte,<sup>80</sup> und unter dem Prinzipat hat diese Regelung weiterbestanden, wenn auch Sizilien und die Narbonensis zu den bevorrechteten Gebieten gehörten, die jederzeit ohne vorherige Genehmigung aufgesucht werden konnten.<sup>81</sup> Solange der größere Teil des Senats aus stadtrömischen oder italischen Familien kam,<sup>82</sup> war die Bindung an Rom mehr oder weniger selbstverständlich gewesen, obwohl auch in dieser Situation bereits eine gewisse Diskrepanz zwischen der Zugehörigkeit einer senatorischen Familie zu ihrem Herkunftsort und der neuen Heimat Rom empfunden werden konnte.<sup>83</sup> In dem Maß, in dem jedoch das Nebeneinander von zwei Bürgerrechten, die eine Person besaß, immer selbstverständlicher wurde, auch die *civitas Romana* sich quasi als Reichs-

<sup>77</sup> 3. Kyreneedikt, FIRA I<sup>2</sup> Nr. 68 p. 408. A. GILBOA, L'octroi de la citoyenneté romaine et de l'immunité à Antipater, père d'Hérode, RHD 30, 1972, 609 ff.

<sup>78</sup> Grundlegend jetzt dazu D. NÖRR, Origo. Studien zur Orts-, Stadt- und Reichszugehörigkeit in der Antike, Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis 31, 1963, 525 ff.; ders., RE-Suppl. 10 (1965), 433 ff. s.v. origo. Ferner H. WOLFF, Die Constitutio Antoniniana und Papyrus Gissensis 40 I, Diss. Köln 1976, II 363 ff. Anm. 192.

<sup>79</sup> Dazu auch N. CHARBONNEL, a. O. (o. Ann. 72) 113 ff. Es ist aber unzutreffend, wenn sie den Kreis der Senatoren mit einem Zitat aus Ulp.lib.II de censibus Dig. 1,9,12,1 umschreibt (*Senatores autem accipiendum est eos, qui a patriciis et consulibus usque ad omnes illustres viros descendunt, quia et hi soli in senatu sententiam dicere possunt*), da hier eindeutig eine spätantike Überarbeitung vorliegt.

<sup>80</sup> TH. MOMMSEN, Staatsrecht<sup>3</sup> III 912 f.

<sup>81</sup> Tac.ann.12,23,1 (möglicherweise über ein *senatus consultum*); Cass.Dio 52, 42; vgl. auch Paul.Dig. 50,1,22,6.

<sup>82</sup> Vgl. z. B. T. P. WISEMAN, New Men in the Roman Senate 139 BC–14 AD, Oxford 1971; DE LAET, De samenstelling van den romeinschen Senaat gedurende de eerste eeuw van het principat (28 voor Chr.–68 na Chr.), Antwerpen 1941; J. DEVREKER, a. O. (o. Ann. 73): er konnte zeigen, daß einerseits der Zustrom von neuen Senatoren aus den Westprovinzen verstärkt bereits unter Nero einsetzte, andererseits der von den östlichen Provinzen, vor allem aus Kleinasien, bereits unter Domitian und nicht erst unter Traian.

<sup>83</sup> In diesem Sinne bereits Cic.de leg. 2,5.

bürgerrecht über die lokalen Bindungen legte und insbesondere die Senatoren in wachsendem Umfang aus nichtitalischen Gegenden kamen, mußte der Zwiespalt sich stärker bemerkbar machen. Einerseits bestanden die funktionellen Anforderungen an den Senator, die seinen Aufenthalt in Rom notwendig machten,<sup>84</sup> andererseits war jedoch ebensowenig die ökonomische, soziale und auch gefühlsmäßige Bindung an die Heimatgemeinde zu übersehen.<sup>85</sup> Dies brachte es mit sich, daß offensichtlich immer mehr Mitglieder des Senats darauf abzielten, mehr an ihrem ursprünglichen Herkunftsort als in Rom oder zumindest in Italien zu leben, wo sie auf jeden Fall stets leicht erreichbar gewesen wären und auch ohne Schwierigkeit zu den beiden monatlichen Sitzungsperioden des Senats nach Rom hätten kommen können.<sup>86</sup> So ist die Entscheidung Traians, alle Anwärter auf einen Senatsitz, die aus den Provinzen kamen, müßten ein Drittel ihres Vermögens in italischem Grundbesitz anlegen, nur eine logische Konsequenz.<sup>87</sup> Damit sollte insbesondere dem völligen Auseinanderklaffen zwischen dem ökonomischen Interesse und der rechtlichen und faktischen Bindung an Rom durch *origo* und *domicilium* gesteuert werden.<sup>88</sup> Diese Bestimmung scheint unter den folgenden Kaisern aufrechterhalten worden zu sein, da Marc Aurel das gesetzlich vorgeschriebene Quantum auf ein

<sup>84</sup> Vgl. O'BRIEN MOORE, RE Suppl. 6, 766 ff.

<sup>85</sup> Nur ein, aber sehr typisches, Beispiel dafür ist Plinius d. J.

<sup>86</sup> Cass.Dio 55,3,1 f.; Suet.Aug.35,3: *legitimus senatus*.

<sup>87</sup> Plinius ep. 6,19. Der entscheidende Passus (6,19,4) lautet: *eosdem (sc.candidatos) patrimonii tertiam partem conferre iussit in ea quae solo continerentur, deforme arbitratus (et erat) honorem petituos urbem Italiamque non pro patria sed pro hospitio aut stabulo quasi peregrinantes habere*. Es geht zwar aus dem Plinianischen Text hervor, daß daraufhin ein merklicher Preisanstieg für italische Grundstücke zu verzeichnen war. Aber es müßte zumindest längerfristig eigentlich für jeden finanziell attraktiv gewesen sein, sich in italischem Grund und Boden einzukaufen, da schließlich im Kernland des Reiches keine Steuern erhoben wurden. Denn zumindest haben wir keinen Hinweis darauf, daß senatorischer Grundbesitz in den Provinzen von den üblichen Belastungen frei gewesen sei, abgesehen natürlich, wenn er auf dem Territorium einer privilegierten Gemeinde gelegen war. – Mit Recht betont P. VEYNE, MEFR 70, 1958, 230, die nicht-ökonomische Zielsetzung dieser kaiserlichen Maßnahme. – Eine partielle Befreiung von den Zöllen genossen seit Hadrian die Senatoren, die als Statthalter in die Provinzen gingen, Dig. 39,4,4,1; vgl. S. J. DE LAET, Portorium, Brugge 1949, 432 f.

<sup>88</sup> Paulus, Dig. 50,1,22,4 f.: *senator ordine motus ad originalem patriam, nisi hoc specialiter impetraverit, non restituitur, senatores et eorum filii filiaeque quoquo tempore nati nataeve, itemque nepotes, pronepotes et proneptes ex filio origini eximuntur, licet municipalem retineat dignitatem*. Vgl. ferner Hermogenianus, Dig. 50, 1, 23 pr. Im Zusammenhang mit dieser Stelle muß wohl auch Paulus, Dig. 1, 9, 11 verstanden werden: *Senatores licet in urbe domicilium habere videantur, tamen et ibi, unde oriundi sunt, habere domicilium intelleguntur, quia dignitas domicilii adiectionem potius dedisse quam permutasse videtur*. – Nicht ganz zutreffend ist E. DE RUGGIERO, La patria nel diritto pubblico romano, Rom 1921, 166. Nicht annehmbar ist auch MOMMSENS Meinung (Staatsrecht<sup>3</sup> III 474), mit der Heraushebung aus dem Munizipalkreis hänge zusammen, daß auch in vollständiger Titulatur das Zeichen des Gemeindebürgerrechts, die Tribus, häufig bei einem Senator wegbleibe.

Viertel verminderte.<sup>89</sup> Wie weit die kaiserlichen Maßnahmen erfolgreich waren, ist nicht zu eruieren. Aber ganz wirkungslos sind sie sicher nicht gewesen, wie sich aus manchen Angaben über Grundbesitz provinzieller Senatoren in Italien erschließen läßt.<sup>90</sup> Da die Senatoren nur in Rom ihren politischen Aufgaben nachgehen konnten, verband sich damit eine gewisse Herauslösung aus dem munizipalen Kontext, in den sie und ihre Familie vorher integriert waren. Allein schon die langdauernde Abwesenheit bedingte eine Entfremdung von dem politischen und administrativen Getriebe der Gemeinden, das zudem im Verhältnis zum hauptstädtischen Maßstab manchmal als wenig bedeutsam und der neuen Würde nicht mehr angemessen erscheinen konnte.<sup>91</sup> Schon sehr frühzeitig wurde darüber hinaus rechtlich festgelegt, daß kein *senator populi Romani* mehr verpflichtet sei, sich an den Lasten zu beteiligen, die seine ehemalige Heimatgemeinde ihren Bürgern auferlegte.<sup>92</sup> Dies war auch dadurch notwendig geworden, daß seit Beginn der Kaiserzeit die finanziellen Verpflichtungen der Senatoren, die sich aus ihrer Tätigkeit in Rom ergaben, festgeschrieben waren und sich vor allem bei der Ausrichtung von Spielen im senatorischen Budget bemerkbar machten.<sup>93</sup> Außerdem erwachsen aus der Zugehörigkeit zum stadtrömischen Senat weitere Verpflichtungen, beispielsweise in der Vertretung von Privatpersonen, von Gemeinden oder von Provinzen vor Gericht, die von senatorischer Seite durchaus als *munera* verstanden und

<sup>89</sup> HA v. Marci 11,8.

<sup>90</sup> Eine Konzentration ist dabei in den Regionen I,VI und VII festzustellen. Eine Arbeit über den senatorischen Grundbesitz ist in Vorbereitung.

<sup>91</sup> Andererseits ist es sicher, daß ein beträchtlicher Teil der Senatoren in Rom selbst keine herausragende Rolle spielen konnte. In ihren ehemaligen Heimatstädten aber waren sie wohl noch immer die alten Lokalkönige.

<sup>92</sup> Vgl. o. Anm. 88. Ferner Hermogenianus, Dig. 50,1,23 pr.: *Municeps esse desinit senatoriam adeptus dignitatem, quantum ad munera: quantum vero ad honorem, retinere creditur originem.* – MOMMSEN, Staatsrecht<sup>3</sup> III 473, möchte die Bestimmung am ehesten auf Augustus zurückführen. Immerhin ist die Ähnlichkeit der Formulierung in Dig. 23, 2,44 pr. (Auszug aus einer *lex Iulia*) und Dig. 50,1,22,5 (Auszug aus Paulus, o. Anm. 88) sehr auffallend. Wie weit die von Hermogenianus, Dig. 50,1,23 pr. überlieferte Bestimmung, Freigelassene von Senatoren würden zu *municipes* des Ortes, woher die senatorische Familie stamme, in der Praxis von Bedeutung war, ist noch nicht untersucht. Immerhin dürfte die Überwachung bei der Masse der senatorischen Freigelassenen nicht gerade leicht gewesen sein.

<sup>93</sup> TH. MOMMSEN, Staatsrecht<sup>3</sup> II 237; III 900; L. FRIEDLÄNDER – G. WISSOWA, Sittengeschichte<sup>10</sup> I 127 f; II 10 ff. Siehe etwa Cass.Dio 54, 2, 4, 17, 4; 61, 31, 7; Mart. 4, 67, 5; 5, 25, 7 ff.; 10, 41, 5; HA v. Hadr. 3,8. – Eigentliche *summae honorariae* hat es für Rom offensichtlich nicht gegeben. Wenn Caligula von seinem Onkel Claudius und anderen Eintrittsgelder in eine neugegründete Priesterschaft, die seinen Kult durchführen sollte, erpreßte, so ist dies aus den Umständen zu erklären; siehe Suet.Claud. 9, 2; Gai. 22, 3; Cass.Dio 59, 28, 5. Man darf aber daraus kaum mit MOMMSEN, Staatsrecht<sup>3</sup> II 66, auf regelmäßige Eintrittsgelder rückschließen. Wie belastend die Spiele sein konnten, zeigt sich daran, daß zu diesem Zweck sogar das Verbot von Schenkungen zwischen Ehegatten bei Senatoren aufgehoben wurde, Dig. 24, 1, 42.

auch so bezeichnet wurden.<sup>94</sup> Die Befreiung von den *munera* in den ehemaligen Heimatgemeinden war allerdings nur eine negative, insoweit die jeweiligen Municipalmagistrate keinen Senator und auch nicht seine Angehörigen zwingen konnten, sich den administrativen und finanziellen Verpflichtungen in den Selbstverwaltungseinheiten des Reiches zu unterziehen.<sup>95</sup> Es blieb den Senatoren unbenommen, sich freiwillig bereit zu erklären, *honores* (also Magistraturen) und *munera* zu übernehmen. So ist auch, insbesondere aus dem 1. Jahrhundert n. Chr., eine ganze Reihe von Mitgliedern des Senats bekannt, die beispielsweise Ämter eines *Ilvir* oder eines *quinquennalis* in ihrer Heimatgemeinde oder auch in anderen Städten übernahmen. Manche taten dies sogar mehrere Male während ihres Lebens und auch während ihrer senatorischen Laufbahn.<sup>96</sup> Nicht selten dürfte dies freilich nur «ehrenhalber» erfolgt sein, weshalb sie sich in der praktischen Durchführung oft durch einen *praefectus* vertreten ließen, nicht anders als dies auch beim Kaiser geschah, wenn er die höchste Magistratur einer Gemeinde übernahm.<sup>97</sup> Für die jeweilige Stadt war auch dies ein Vorteil, da auf jeden Fall zumindest die Kosten, die mit der Durchführung eines Amtes verbunden waren, von dem jeweiligen senatorischen

<sup>94</sup> Z. B. s.c. *Calvisianum*, FIRA I<sup>2</sup> Nr. 68 Z. 112 ff.; Plin. ep. 3, 4.

<sup>95</sup> Die Situation konnte sich allerdings dann komplizieren, wenn ein Mitglied des Senatorenstandes keine Ämter mehr übernahm, sondern sich mit der Standesqualifikation begnügte (vgl. Ulp.Dig. 48, 22, 7, 21: *nam et senator quis esse potest et tamen honores non repetere*). Diese blieb auf jeden Fall über drei Generationen hinweg erhalten, auch wenn keine Mitgliedschaft im Senat vorlag. Dies ergibt sich bereits aus der *lex Iulia de maritandis ordinibus* (Dig. 23, 2, 44 pr.). In diesem Fall konnte natürlich leichter der Wohnsitz in die frühere Heimat zurückverlegt werden. Die *origo* wird dadurch üblicherweise nicht wieder an die *patria originalis* zurückgegeben (Paul.Dig. 50, 1, 22, 4). Und auch das *domicilium* blieb an Rom gebunden, Paul.Dig. 50, 1, 22, 6: *Senatores, qui liberum commeatum, id est ubi velint morandi arbitrium impetraverunt, domicilium in urbe retinent*. – Durch die faktische Rückintegration in die alte Gemeinde war freilich eher die Möglichkeit für die lokalen Behörden gegeben, auch den Senator mit Forderungen zu belasten, zumal sein politisches Gewicht durch das Ausscheiden aus dem Senat gemindert war.

<sup>96</sup> Z. B. D. 272. 916. 1011. 1018. 1047. 1054. 1061. 1064. 1072. 1104. CIL XI 3008; XIV 2622. AE 1969/70, 183; 1972, 153; gerade dieses letzte Beispiel zeigt im übrigen, daß solche *honores* auch nach dem Eintritt in den Senat der Reichshauptstadt noch übernommen werden konnten. Zu den Egrilii Plariani in Ostia vgl. etwa zuletzt M. CORBIER, L'aerarium Saturni et l'aerarium militare, Rom 1974, 167 ff.; A. Egrilius Plarianus, *praef. aerarii Saturni* kurz vor dem Konsulat im Jahr 128, im Jahr 126 aber *Ilvir*. – Aus all diesen Beispielen kann freilich nirgends geschlossen werden, die Senatoren seien zur Übernahme dieser Ämter verpflichtet gewesen (so jedoch DE RUGGIERO, La patria nel diritto pubblico romano, Rom 1921, 165 f.). Vielmehr hatten sich die Senatoren wohl jeweils freiwillig (im juristischen Sinn) bereit erklärt. Ein Beispiel eines Nichtsenators, der sich trotz Atelie zur Übernahme der Strategie bereit erklärte, in IGR IV 1402 = Syll.<sup>3</sup> 876 (dazu G. W. BOWERSOCK, a. O. 41); auch für Veteranen hatte die freiwillige Übernahme eines Amtes keine nachteiligen Folgen für ihre Immunität, es sei denn, sie wären auch Dekurionen geworden, C. J. 10, 44, 1. 2.

<sup>97</sup> Etwa D. 2696. 2678. 7160. 9502. 9503.

Inhaber getragen wurden. Freilich scheint es, daß zumindest im lateinischen Westen etwa seit der Mitte des 2. Jahrhunderts kaum mehr ein Mitglied des Senatorenstandes als Träger einer nichtstadtrömischen Magistratur anzutreffen ist.<sup>98</sup>

Für Senatoren brachte die rechtliche Herauslösung aus dem munizipalen Bürgerverband keine nachteiligen Folgen mit sich, sondern wohl im Gegenteil nur Vorteile. Denn während sie einerseits zu keiner Übernahme irgendwelcher Leistungen vom juristischen Status her verpflichtet waren, konnten sie sich doch dem sozialen Druck und den Erwartungen der Öffentlichkeit nicht entziehen, obwohl mit dem Wegfall der Wahl in den Komitien die Rücksichtnahme auf die munizipalen Führungsschichten nicht mehr in dem Maß auf politischen Überlegungen beruhte, wie dies in der republikanischen Periode üblich gewesen war.<sup>99</sup> Auch jetzt mußte man fast zwangsläufig den Forderungen an die finanzielle Leistungskraft und den persönlichen Einsatz entsprechen.<sup>100</sup> Der für die Stellung und die soziale Wertung bedeutsame Unterschied aber lag nunmehr in der Freiwilligkeit.<sup>101</sup> Während ein *honos* oder ein *munus* zwar auch unter normalen Umständen eine Anerkennung durch den Rat und das Volk erfahren konnte, mußte jegliche freiwillige Übernahme solcher Verpflichtungen als ein *beneficium* gewertet werden, das in einer besonderen

<sup>98</sup> Einige wenige und zudem teilweise unsichere Beispiele aus den östlichen Provinzen bei G. BARBIERI, *L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino*, Rom 1952, 549. Senatoren bzw. ihre Nachkommen in munizipalen oder provinziellen Priesterämtern: IGR III 134; AE 1960, 199; HABICHT, *Pergamon VIII* 3, S. 41 ff. – Diskussion, ob ein Senatorensohn Provinzialpriester werden konnte, bei H.-G. KOLBE, *MDAI(M)* 6, 1965, 116 ff.; R. NIERHAUS, ebd. 120 ff.; J. DEININGER, ebd. 7, 1966, 206 ff.; R. WIEGELS, ebd. 9, 1968, 230 ff. Man müßte die Diskussion allerdings auch auf den Osten ausdehnen.

<sup>99</sup> Siehe dazu etwa WISEMAN, *New Men* (o. Anm. 82) 33 ff.

<sup>100</sup> Vgl. etwa CHARBONNEL, a. O. (o. Anm. 72) 114. So konnte sich etwa Plinius bereits in jungen Jahren der Übernahme des Patronats der Stadt Tifernum Tiberinum nicht entziehen, *Plin.ep.* 4, 1, 4 f. – Bemerkenswert ist auch, wie er sich durch das Verhalten der Bewohner moralisch gebunden fühlt: *In hoc ego, ut referrem gratiam (nam vinci in amore turpissimum est), templum pecunia mea exstruxi*. In D. 6680 heißt es bezüglich der *benevolentia* des L. Fabius Severus, *quaestor urbanus* unter Antoninus Pius: *aliud enim vir ita natus non potest facere*. Ausgaben für Bauten, die in einzelnen Städten von Senatoren errichtet wurden, bei R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire*, Cambridge 1974, 234 f. – Vgl. auch *Cass.Dio* 52, 30, 4 zur Gefahr, daß begüterte Personen an ihrem Wohnsitz (der faktisch für manche Senatoren aus den Provinzen eine italische Stadt war) zur Ausrichtung von Spielen herangezogen wurden.

<sup>101</sup> Auch im *s.c. Calvisianum* (FIRA I<sup>2</sup> Nr. 68 Z. 103 f.) wird betont, kein Senator könne gegen seinen Willen gezwungen werden, das *patrocinium* einer Provinz vor dem Senat gegen seinen Willen zu übernehmen; dazu ist freilich *Plin.* ep. 3, 4, 2 ff. zu vergleichen: Der Forderung der Abgesandten der Baetica kann sich Plinius nicht entziehen. Vgl. ferner auch die Betonung der Freiwilligkeit in vielen Inschriften. Von Fabius Severus heißt es in D. 6680, er habe für die Stadt gehandelt *sine ullo quidem aerari nos[t]ri impendio*. Für die Freiwilligkeit spricht auch, daß m. W. keine *summae honorariae* (also pflichtgemäße Leistungen) bekannt sind, die von Senatoren entrichtet wurden. Vgl. allgemein P. GARNSEY, *Honorarium decurionatus*, *Historia* 20, 1971, 309 ff.

öffentlichen Anerkennung seinen Ausdruck finden und das soziale Prestige des Leistungswilligen steigern mußte.<sup>102</sup>

Für viele Städte des Reiches freilich, aus denen senatorische Familien stammten und auf deren Territorium senatorischer Großgrundbesitz lag, ergaben sich auch Gefahren, die mit der allmählichen Verschärfung der ökonomischen Krise immer deutlicher wurden. Es entwickelte sich ein System, durch das die Leistungsfähigen – sowohl die Bürger als auch die *incolae* einer Gemeinde – gleichmäßig zu den Lasten herangezogen werden konnten.<sup>103</sup> Zwar lebten in den meisten Städten Personen, die über persönliche Immunität verfügten und damit dem Zugriff der kommunalen Magistrate mehr oder weniger entzogen waren.<sup>104</sup> Dies galt beispielsweise zumindest zum Teil für die Veteranen und auch für eine begrenzte Zahl von Lehrern – Grammatikern, Rhetoren, Philosophen – und auch von Ärzten. Allein gerade bei den zuletzt genannten Gruppen hatte der jeweilige Dekurionerrat es in der Hand, wem er die Immunität zuerkannte.<sup>105</sup> Deshalb wird man kaum annehmen dürfen, gerade diejenigen unter den *magistri*, deren ökonomische Verhältnisse besonders solide waren, wären vom jeweiligen Stadtrat unter diese bevorrechtigte Gruppe aufgenommen worden.<sup>106</sup> Vielmehr hat man wohl eher minder Leistungsfähige zu einer privilegierten Stellung zugelassen. Im übrigen war diese gesamte Immunitätsverleihung höchst prekär, da sie auf einem Willensakt einzelner Kaiser beruhte. Septimius Severus und Caracalla haben so auch wegen geringer Leistungsfähigkeit einigen Sophisten ihre bevorrechtete Stellung entzogen.<sup>107</sup> Dagegen hatten die Städte bei der Aufnahme von Mitbürgern in den *ordo senatorius* keine Mitwirkungsmöglichkeit, und insbesondere gehörten diese mit Gewißheit zu

<sup>102</sup> Die Belege dafür sind zahlreich. Am aufschlußreichsten aber ist wohl der Ehrenbeschuß, den die Stadt Tergeste für ihren ‚Mitbürger‘ Fabius Severus gefaßt hat, CIL V 532 = D. 6680 = Inscr. It. X 4, 31. Zum Inhalt dieses hochbedeutsamen Textes siehe zuletzt J. GASCOU, Le décret municipal de Tergeste en l'honneur de Lucius Fabius Severus, Ann. Ecole prat. des Haut.-Etud., IV<sup>e</sup> sec., Sc. hist. et philol., 1966/67, 511 ff., und H. WOLFF, BJ 176, 1976, 59 f. Anm. 28.

<sup>103</sup> Zuletzt, freilich nur vom Blickpunkt der Juristenschriften aus, CHARBONNEL, a. O. (o. Anm. 72). Zu frühen Beispielen vgl. etwa *lex Ursonensis* 98 (FIRA I<sup>2</sup> 21 = D. 6087, cap. 98) und D. 1374: Heranziehung von *incolae* zu *munera*; allgemeiner nur von der Ausweitung der regimentsfähigen Schicht der Stadt handelt D. 6680.

<sup>104</sup> Vgl. CHARBONNEL, a. O. (o. Anm. 72) 139 ff.; R. HERZOG, Urkunden zur Hochschulpolitik der römischen Kaiser, Sb. Preuß. Ak. Wiss. 1935, 967 ff. (der Text der Urkunden auch FIRA I<sup>2</sup> 73); G. W. BOWERSOCK, Greek Sophists in the Roman Empire, Oxford 1969, 30 ff.

<sup>105</sup> C. J. 10, 53, 2 (Gordian). 5 (Diokletian); Dig. 27, 1, 6, 2, 7 f. – Vgl. zum Tenor dieser Bestimmung W. WILLIAMS, JRS 66, 1976, 75.

<sup>106</sup> So mit einleuchtender Begründung BOWERSOCK, a. O. (o. Anm. 104) 41.

<sup>107</sup> BOWERSOCK, a. O. 40 f. Unter besonderen politischen Umständen nützte freilich auch ein Privileg nichts. So zwang nach der Aussage des Cass. Dio 78, 9, 6 f. Caracalla die Mitglieder des Reichssenats, an den großen Straßen Häuser, Hunde- und Pferderennbahnen dort zu errichten, wo er ins Winterquartier gehen wollte.



den finanziell stärksten Familien der einheimischen Führungsschicht, da jeder Bewerber um einen Senatssitz ein Mindestvermögen von 1 Million Sesterzen aufweisen mußte.<sup>108</sup> Wenn mehrere Familien einer Stadt diesen Übertritt in die Reichs- aristokratie taten, konnte daraus für manche Gemeinde eine kritische Situation bei der Aufrechterhaltung der munizipalen Verpflichtungen entstehen,<sup>109</sup> vor allem, da diese neuen Senatoren zumindest zum Teil auch nicht bereit waren, freiwillig an den Lasten der ehemaligen *patria* mitzutragen, was nicht zum wenigsten auch diese vier Exemplare des Schreibens von Septimius Severus und Caracalla sowie der Brief von Valerian und Gallienus an Iulius Apellas beweisen. Die Entlastung, die durch den Verkauf eines Teils des senatorischen Grundbesitzes infolge der Verordnungen Traians bzw. später Marc Aurels eintrat, da diese Grundstücke durch andere erworben wurden, war möglicherweise nicht besonders bemerkbar, weil nach der Andeutung des Plinius in ep. 6, 19 möglicherweise andere Senatoren als Käufer auftraten, womit auch diese Grundstücke wieder privilegiert waren.

Der Gesamtkomplex der munizipalen Leistungen wird, wenn man einmal von den *honores* absieht, unter dem Begriff der *munera* gefaßt. Eine eindeutige Klärung, was darunter im einzelnen und wie die Entwicklung des Begriffs zu verstehen sei, ist bisher nicht erreicht worden, was nicht zum wenigsten an der sehr unscharfen Terminologie der juristischen Autoren sowie der spätantiken Überarbeitung liegen dürfte.<sup>110</sup> Um wenigstens eine halbwegs tragfähige Aussage über die *munera*, die innerhalb des Territoriums der Selbstverwaltungseinheiten etwa zu Beginn des 3. Jahrhunderts durchzuführen waren, zu erreichen, wird hier von den Definitionen ausgegangen, wie sie für Ulpian und Paulus überliefert sind. Dabei ist die Teilung in *munera personalia* und *munera patrimoniorum* relativ eindeutig,<sup>111</sup> Undeutlich ist aber zunächst das genauere Verständnis der *munera patrimoniorum*. Von diesen

<sup>108</sup> Zum senatorischen Census zuletzt CL. NICOLET, *Le cens senatorial sous la République et sous Auguste*, JRS 66, 1976, 20 ff., mit der früheren Literatur.

<sup>109</sup> Unter diesem Aspekt sollte man die Diskussion von HA v. Marc 11, 7 durch R. SYME, JRS 54, 1964, 147 f., wiederaufnehmen; nicht überzeugend J. GAGÉ, *Italica adlectio*, REA 71, 1969, 65 ff.

<sup>110</sup> Siehe etwa CHARBONNEL (o. Anm. 72) *passim*; vgl. ROSTOVITZEFF, a. O. (o. Anm. 64) 714 f.: «The distinction between *munera personalia*, *patrimonii*, and *mixta* remains vague.»

<sup>111</sup> Nicht hierher gehören die *munera civilia*, vor allem die *cura* und *tutela* (vgl. dazu M. KASER, *Das römische Privatrecht*<sup>2</sup>, München 1971, I 352 ff.). Auch in diesem Bereich hatten Senatoren eine Sonderstellung. Sie waren lediglich verpflichtet, *cura* und *tutela* von Senatorenkindern zu übernehmen (Dig. 27, 1, 15, 2 f.; 26, 2, 20, 1), waren während einer amtlichen Tätigkeit und ein Jahr danach befreit (frag. Vat. 147. 222. 174; Dig. 26, 2, 20, 1; 27, 1, 10. 21, 3) und konnten, auch wenn sie erst später senatorischen Rang erlangten, die Aufsicht über Standesfremde ablehnen (Dig. 27, 1, 15, 2 f.). Auch territorial war ihre Aufgabe beschränkt, lediglich 200 Meilen im Umkreis von Rom (so Ulp. frag. Vat. 147), bei Marcianus freilich (Dig. 27, 1, 21, 3) ist diese Grenze sogar auf die 100-Meilenzone begrenzt. – *Tutores* eines *clarissimus puer* in CIL XIII 395.

befreien die Gründe, die bei den *munera personalia* wirksam werden,<sup>112</sup> nicht. Ulpian unterscheidet aber bei den *munera quae patrimoniiis indicuntur* genügend klar solche, die den Eigentümern eo ipso aufgeladen werden, und solche, zu denen sie nur herangezogen werden, soweit sie zugleich Bürger (*cives*) oder Einwohner (*incolae*) in der betreffenden Gemeinde sind.<sup>113</sup> Das heißt, die Belastungen, die speziell auf den Immobilien – den Häusern und Grundstücken – des Gesamtvermögens ruhen, treffen jeden Eigentümer; *munera vero, quae patrimoniorum habentur*, welche sich also nach der ganzen belastbaren Vermögensmasse bemessen, beziehen sich nur auf denjenigen, der in der jeweiligen Gemeinde *municeps* oder *incola* ist, hier also seine *origo* oder sein *domicilium* hat. Da nun Senatoren (und im allgemeinen ihre Angehörigen) wegen *origo* und *domicilium*, die an Rom gebunden sind, für die *munera*, die auf der gesamten Vermögensmasse liegen, nicht in Frage kamen, konnten sie höchstens noch von den *munera*, die auf den Grundstücken und Häusern lasteten, betroffen worden sein. Nach Ulp. Dig. 50, 4, 3, 14 ist nun aber das *munus hospitii in domo recipiendi* kein *onus*, das den *municipes* oder *incolae*, d. h. Personen, sondern eins, das dem *patrimonium*, soweit es in Immobilien besteht, aufgebürdet wird;<sup>114</sup> dies ist aus der Sachlogik heraus zu verlangen. Damit waren die Senatoren zumindest teilweise auch von den *munera*, die den Immobilien aufgeladen wurden, befreit, da sie durch das *senatus consultum* nicht gezwungen waren, gegen ihren Willen *hospites* aufzunehmen.<sup>115</sup> Diese Befreiung der Immobilien wird im übrigen auch noch eindeutig von dem Brief Valerians und Galliens bezeugt, mit der Bestimmung, Häuser von Senatoren dürften von den Munizipalmagistraten nicht mit *hospitia* belastet werden (o. Anm. 53).

Freilich zählen zu dieser dritten Kategorie von *munera* auch noch andere Arten von Belastungen, so etwa die Instandhaltung der Straßen oder die Bereitstellung von Transportmitteln für den *cursus publicus* (*angariorum praestatio*). Man muß zumindest die Frage stellen, ob Senatoren nur von der speziellen Belastung der Einquartierung frei waren oder ob sie eine generelle Immunität auch für diese gesamte Kategorie von *munera* genossen. Allgemein wird von römischen Juristen

<sup>112</sup> Arcadius Charisius (unter Diokletian?, vgl. A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire*, Oxford 1964, III 3 Anm. 1) spricht freilich davon, daß die *munera personalia* in verschiedenen *civitates* verschieden gefaßt seien, Dig. 50, 4, 18, 1 f.

<sup>113</sup> Ulp. Dig. 50, 4, 6, 4 f.: *Munera, quae patrimoniiis iniunguntur, vel intributiones talia sunt, ut neque aetas ea excuset neque numerus liberorum nec alia praerogativa, quae solet a personalibus muneribus exuere. Sed enim haec munera, quae patrimoniiis indicuntur, duplicia sunt: nam quaedam possessoribus iniunguntur, sive municipes sunt sive non sunt, quaedam non nisi municipibus vel incolis. intributiones, quae agris fiunt vel aedificiis, possessoribus indicuntur; munera vero, quae patrimoniorum habentur, non aliis quam municipibus vel incolis.*

<sup>114</sup> *Munus hospitii in domo recipiendi non personae, sed patrimonii onus est.*

<sup>115</sup> MOMMSEN, *Staatsrecht*<sup>3</sup> III 475 sah noch keinerlei Befreiung von *munera*, die auf dem Grundbesitz lasteten, gegeben; ebenso aber auch CHARBONNEL, a. O. (o. Anm. 72) 115, die den Kaiserbrief in CIL III 14203, 9 = IG XII 5, 1, 132 nicht kennt.

betont, eine Befreiung von den *munera possessionum* gebe es nicht; doch wird von Paulus darauf hingewiesen,<sup>116</sup> was auch durch urkundliche Zeugnisse bekannt ist,<sup>117</sup> Soldaten und Lehrer der *artes liberales* hätten Freiheit von der Aufnahme von *hospites* und der *angariorum praestatio* erhalten, was bei Hermogenian für die *magistri, grammatici, oratores, medici* und *philosophi* auf *hospites suscipere* verkürzt ist.<sup>118</sup> Nirgendwo wird aber von der Immunität der Senatoren gesprochen,<sup>119</sup> obwohl es darüber, wie das kaiserliche Schreiben zeigt, sogar ein *senatus consultum* gab. Es ist kaum möglich anzunehmen, Paulus habe etwa davon keine Kenntnis gehabt; denn immerhin war er unter Septimius Severus und Caracalla Assessor des Prätorianerpräfekten Papinianus.<sup>120</sup> Eher ist zu vermuten, die Sonderstellung der Senatoren sei so selbstverständlich gewesen, daß man es nicht für nötig erachtete, darauf eigens hinzuweisen. Wenn nämlich schon beispielsweise Lehrer und Ärzte von der Versorgung des *cursum publicum* befreit waren, sollte man dies bei dem höchsten Stand des Reiches, den Senatoren, ebenfalls erwarten können, wiewohl man eine stringente Logik bei der Gewährung von Privilegien nicht erwarten darf. Aber für die Befreiung spricht, daß auch in der nachdiokletianischen Zeit die Spitzen der neuen Führungsschicht diese Sonderstellung genossen,<sup>121</sup> genauso wie auch die Freiheit von Einquartierung zunächst allgemein bestand<sup>122</sup> – analog zu dem *s. c.* aus der Zeit vor 204 –, die erst durch die inflationäre Ausweitung des *Clarissimats* auf die *viri illustres*, die ehemaligen Konsuln und einige Hofbeamte eingeschränkt wurde.<sup>123</sup> Somit besteht doch eine gewisse Wahrscheinlichkeit, daß auch schon den Senatoren unter dem Prinzipat, zumindest seit der Regierungszeit

<sup>116</sup> Paul.Dig. 50, 5, 10 pr.u. 2: *Ab his oneribus, quae possessionibus vel patrimonio indicuntur, nulla privilegia praestant vacationem . . . Angariorum praestatio et recipiendi hospitis necessitas et militi et liberalium artium professoribus inter cetera remissa sunt.* Vgl. Hermogenianus, Dig. 50, 5, 11: *Sunt munera, quae rei proprie cohaerent, de quibus neque liberi neque aetas, nec merita militiae nec ullum aliud privilegium iure tribuit excusationem: ut sit praediorum collatio viae sternendae angariorumve exhibitio, hospitis suscipiendi munus (nam nec huius quisquam excusationem praeter eos, quibus principali beneficio concessum est, habet) et si qua sunt praeterea alia huiusmodi.* Vgl. dazu auch das *edictum Octaviani de privilegiis veteranorum*, FIRA I<sup>2</sup> Nr. 56; C.J. 10, 42, 3.

<sup>117</sup> Vgl. die vorhergehende Anm. Ferner das Edikt Vespasians *de privilegiis medicorum et magistrorum*, FIRA I<sup>2</sup> Nr. 73. Arcadius Charisius, Dig. 50, 4, 18, 29.

<sup>118</sup> Dig. 50, 4, 18, 30.

<sup>119</sup> Es ist kaum anzunehmen, daß der *Passus* einer spätantiken Tilgung zum Opfer gefallen ist, da gerade damals das *hospites non suscipere* zu den Privilegien des Senatorenstandes gehörte.

<sup>120</sup> H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris 1960, II 804 ff.

<sup>121</sup> C. Th. 11, 16, 15 (382).

<sup>122</sup> C. Th. 7, 8, 1: *Imp. Constantius A. ad senatum: Invitis senatoribus nostris in eorum domibus nullus hospitali iure commaneat.*

<sup>123</sup> C. Th. 7, 8, 3 (384). 5 (398). Bezeichnend ist im übrigen, daß die kaiserlichen Güter, die aus der Vermögensmasse des *Gildo* stammten, keine *hospites* aufnehmen müssen, C. Th. 7, 8, 7 (400).

des Septimius Severus, die Befreiung von den Lasten des *cursus publicus* zugestanden gewesen ist.

Das *senatus consultum*, auf das von Septimius Severus und Caracalla verwiesen wird, ist uns sonst völlig unbekannt.<sup>124</sup> Es ist jedoch recht unwahrscheinlich, daß es lediglich diese eine Bestimmung über die Nichtverpflichtung zur Aufnahme von *hospites* enthielt. Es ist vielmehr durchaus denkbar, daß es eine allgemeine Regelung hinsichtlich der Belastung von Senatsangehörigen durch municipale *munera* enthielt. Über den Anlaß dieses Senatsbeschlusses läßt sich nichts aussagen, ebensowenig über den Zeitpunkt, zu dem er erlassen wurde. Gerade dies wäre aber nötig, um zu wissen, in welchen Kontext die Bestimmung gehört. Bezeichnend für das politische Gefüge ist jedoch, daß man es zu Beginn des 3. Jahrhunderts im Osten keineswegs für ausreichend oder besonders wirkungsvoll erachtete, den entsprechenden Abschnitt des Senatsbeschlusses zu zitieren. Vielmehr hielt man es hinsichtlich der Einhaltung des Privilegs für sinnvoller, die kaiserliche Entscheidung zu publizieren.

Singulär ist jedenfalls das *senatus consultum* insoweit nicht, als auch andere Regelungen, die den *ordo senatorius* betrafen, in Senatsbeschlüssen fixiert wurden, also Entscheidungen getroffen wurden, die Eigeninteressen betrafen. Diese legten einmal Einschränkungen fest, durch die die moralische Erscheinung und Selbstdarstellung des Standes und seiner einzelnen Mitglieder in eine bestimmte Richtung gelenkt werden sollten, etwa durch die *senatus consulta* unter Tiberius, in denen das Betreten der Häuser von Pantomimen durch Senatoren verboten oder die Prostitution allen Frauen ritterlicher Herkunft untersagt wurde, wovon natürlich vor allem auch die weiblichen Mitglieder der senatorischen Gesellschaft betroffen waren.<sup>125</sup> Unter Nero wurde den Provinzialkonzilien die Möglichkeit genommen, vor dem Senat den Statthaltern der jeweiligen Provinz durch eine eigene Gesandtschaft für ihre Administration Dank abzustatten.<sup>126</sup> Aber auch das Recht, sich um einen Senatssitz zu bewerben, wurde den Galliern durch ein *senatus consultum* zugestanden.<sup>127</sup> Somit fungierte der Senat als Kontrollorgan in eigener Sache,<sup>128</sup>

<sup>124</sup> Es besteht sicher kein Bezug zu dem *s.c.*, durch das unter Claudius verboten wurde, daß Soldaten die Häuser von Senatoren bei der morgendlichen Begrüßung beträten, Suet.Claud. 25, 1. Der politische Zweck bestand eindeutig darin, Konspirationen zwischen Senatoren und den hauptstädtischen Truppen möglichst zu unterbinden.

<sup>125</sup> Tac. ann. 1, 77; 2, 85. Vgl. auch Dig. 23, 2, 43, 10: *Senatus censuit non conveniens esse ulli senatori uxorem ducere aut retinere damnatam publico iudicio.*

<sup>126</sup> Tac.ann. 15, 22, 1.

<sup>127</sup> Tac.ann. 11, 25, 1. Weitere Punkte rechtlicher Sonderstellung für Senatoren (bzw. ihrer Aufhebung) etwa ihre Sitze bei Spielen (Suet.Claud. 21; Cass.Dio 55, 22, 4); Beschränkungen durch die *lex Iulia repetundarum* (RICCOBONO 389 f.), teilweise Befreiung davon Cass.Dio 55, 10, 5; Möglichkeit der Eidesleistung zu Hause, Dig. 12, 2, 15. Bei der Verfolgung flüchtiger Sklaven dürfen auch ihre Güter betreten werden, Dig. 11, 4, 1, 1; 11, 4, 3. – Zur Situation vor Gericht P. GARNSEY, *Social Status and Legal Privilege in the Roman Empire*, Oxford 1970; dazu P. BRUNT, *JRS* 62, 1972, 166 ff. und D. NÖRR, *ZRG*

auch wenn dabei die Initiative nicht selten vom Kaiser ausging. Und nicht weniger wurde die ökonomische Situation einzelner Senatoren oder auch aller Mitglieder des *ordo* durch die Standesvertretung beeinflußt. Das in dem kaiserlichen Schreiben genannte *senatus consultum* ist dafür ein Hinweis, und die Gewährung von Markttagen auf den Gütern von Senatsangehörigen in Oberitalien unter Traian und in Africa unter Antoninus Pius ist ein weiteres Zeugnis für eine Selbstprivilegierung.<sup>129</sup>

Gerade diese Regelung hinsichtlich der *hospites* und der *nundinae* auf den großen Gütern führen nochmals zu der Frage der Beziehungen der Senatoren zu den Selbstverwaltungseinheiten zurück. Rechtlich standen senatorische Familien den Städten, auf deren Territorien ihre Güter lagen, für alle munizipalen Aufgaben nicht zur Verfügung.<sup>130</sup> Aber auch auf gewissen anderen Gebieten, wo Rom den Gemeinden im Interesse der Versorgung der Herrschaftsträger finanzielle Bürden auflud, besaßen Senatoren und auch ihre Angehörigen einen Sonderstatus und waren zu Leistungen nicht verpflichtet. Außerdem machten sich wirtschaftliche Absetzungsbewegungen zugunsten der senatorischen Güter bemerkbar, die eine Herauslösung aus dem Wirtschaftsraum der Städte mit sich brachten und deren Wirtschaftskraft zusätzlich schwächen mußten,<sup>131</sup> aber andererseits die Selbständig-

88, 1971, 413 ff., der besonders darauf hinweist, daß ein Privileg nicht einfach als eine rechtliche Besserstellung, sondern zunächst lediglich als eine rechtliche Sonderstellung anzusehen ist.

<sup>128</sup> Zum Senat als Gerichtshof für seine eigenen Mitglieder siehe J. BLEICKEN, *Senatsgericht und Kaisergericht. Eine Studie zur Entwicklung des Prozeßrechtes im frühen Prinzipat*, Göttingen 1962; P. GARNSEY, a. O. 17 ff. 234 ff.

<sup>129</sup> Plin.ep. 5, 4; CIL VIII 23246 = FIRA I<sup>2</sup> Nr. 47. Rechtlicher Grund für die Notwendigkeit der Genehmigung durch den Senat war freilich, daß bei den *nundinae* sich größere Menschenmassen versammelten: *eoque vicinis advenisque nundinandi dumtaxat causa coire convenire sine iniuria et incommodo cuiusquam liceat*, FIRA I<sup>2</sup> Nr. 47. Faktisch war hierbei freilich jeder Senator über das eigene Antragsrecht oder das seiner Freunde im Vorteil gegenüber anderen Bürgern. Vgl. allgemein R. MACMULLEN, *Market-Days in the Roman Empire*, *Phoenix* 24, 1970, 333 ff.; E. GABBA, *Mercati e fieri nell' Italia romana*, *SCO* 24, 1975, 141 ff.; N. CHARBONNEL – S. DEMOUGIN, *Un marché en Numidie au III<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, *RHD* 54, 1976, 559 ff.

<sup>130</sup> So waren sie beispielsweise auch der Bestellung zum Tutor durch die Dekurionen (Dig. 26, 5, 19) entzogen, da sie nur in einem engen Umkreis um Rom dazu verpflichtet waren (vgl. o. Anm. 111).

<sup>131</sup> Bereits in der 1. Hälfte des 3. Jh.s wird von Herennius Modestinus (Dig. 50, 1, 35) ein Grundsatz verkündet, der die Herauslösung aller großen Grundbesitzer aus den Bindungen an die Stadt bestätigt. Denn nach seiner Aussage kann derjenige nicht *incola* genannt werden, der auf dem Territorium einer Stadt lebt, aber die Vorteile des städtischen Mittelpunkts nicht in Anspruch nimmt. Damit war eine solche Person aber auch *eo ipso* von den *munera incolatus* befreit. Unsicher ist, ob es sich bei den *vectigalia* auf den Gütern des Iulius Iunianus Martialis um öffentliche oder private Einnahmen handelt, D. 6022. Im ersten Fall wäre dies ein weiterer Hinweis auf die Unabhängigkeit der Güter eines Senators von dem üblicherweise zuständigen städtischen Mittelpunkt.

keit des Großgrundbesitzes, zumindest soweit er in den Händen von Senatoren war, stärken. Hier kündigte sich somit schon lange vor der Spätantike die Exterritorialisierung der großen *possessores* aus dem politischen und wirtschaftlichen Verband der Selbstverwaltungseinheiten an.<sup>132</sup>

---

<sup>132</sup> Vgl. etwa A. SCHULTEN, Die römischen Gutsherrschaften, Weimar 1896. Worauf M. ROSTOWZEW, Geschichte der Staatspacht in der römischen Kaiserzeit, Leipzig 1903, 433, seine Behauptung stützt, größere Güterkomplexe reicher senatorischer Familien wie z. B. die Güter des Atticus in Nordgriechenland seien schon in der hohen Kaiserzeit (offensichtlich auch rechtlich) eximiert gewesen, ist nicht ersichtlich. Für Hinweise und Kritik bin ich H. FREIS, H.-J. HORSTKOTTE und H. WOLFF zu Dank verpflichtet.



*Kaiserbrief aus Phrygien. Foto: Th. Drew-Bear. Zu S. 355ff.*